

Alexandre Dumas

# Monseigneur Gaston Phœbus



**BeQ**

Alexandre Dumas  
**Monseigneur Gaston Phœbus**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *À tous les vents*  
Volume 1263 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Les Louves de Machecoul

Les mille et un fantômes

La femme au collier de velours

Les mariages du père Olifus

Le prince des voleurs

Robin Hood, le proscrit

Les compagnons de Jéhu

Le comte de Monte-Cristo

La San Felice

La reine Margot

Les trois mousquetaires

Le vicomte de Bragelonne

Le chevalier de Maison-Rouge

Histoire d'un casse noisette et autres contes

La bouillie de la comtesse Berthe et autres contes

# **Monseigneur Gaston Phœbus**

*Édition de référence :  
Éditions de l'Aube, 2008.*

# I

Le quinzième jour du mois d'août de l'an 1385, vers la huitième heure du soir, monseigneur Gaston III, vicomte de Béarn et comte de Foix, assis à une table et penché sur un parchemin, écrivait aux derniers rayons du soleil couchant, qui pénétraient dans l'appartement à travers les fenêtres armoriées de son château d'Orthez, le soixante-troisième chapitre de son ouvrage sur la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie. Celui qui l'eût revu alors, après une longue absence, aurait eu peine à reconnaître ce gentil chevalier que, quinze ans auparavant, on appelait le beau Phœbus : les uns disent parce qu'il avait les cheveux dorés comme ceux d'Apollon, les autres parce que, s'occupant incessamment d'astronomie, avait pris un soleil pour sa devise. C'est que, pendant l'espace de temps qui s'était écoulé entre sa jeunesse et l'âge mûr auquel il était parvenu, il avait éprouvé de

rudes chagrins qui avaient argenté ses blonds cheveux et sillonné son front de rides. Or, quoique ces chagrins soient antérieurs à l'époque où commence cette histoire, comme ils sont lamentables et véridiques, je vais brièvement vous les raconter. Ils seront au récit qui va suivre ce que le cadre est au tableau.

Il existait depuis longtemps de vives contestations entre les comtes de Foix et les comtes d'Armagnac, à propos du pays de Béarn, sur lequel chacune des deux familles prétendait avoir des droits. Il n'est pas besoin de dire que les contestations du Moyen Âge se jugeaient en rase campagne et non devant les tribunaux, par l'intermédiaire non pas d'avocats bavards et de juges retors, mais de loyaux chevaliers et de *francs hommes* d'armes. Or, toutes les fois que ceux du parti de Foix et du parti d'Armagnac se rencontraient, chacun, sans plus tarder, mettait la lance en arrêt ou tirait son épée du fourreau, et frappait de l'une et de l'autre jusqu'à ce que la fortune se déclarât pour l'un des deux partis. Maintenant, vous saurez que, grâce au courage et à la prudence du beau Gaston Phœbus, la victoire

était presque toujours de son côté.

Par une nuit de Saint-Nicolas, pendant l'hiver de l'an 1362, le comte de Foix avait pris, dans une de ces rencontres nocturnes, tout près de Mont-de-Marsan, le comte d'Armagnac, aïeul de celui qui était comte à cette heure, et avec lui le seigneur d'Albret, son neveu, et tous les nobles qui les accompagnaient. – Joyeux et fier de cette prise, il avait emmené ses prisonniers à la tour de son château d'Orthez, d'où ils ne devaient sortir qu'en se rachetant pour la somme d'un million ; ce qu'ils firent sans trop grande peine, tant ils étaient riches et puissants seigneurs.

Mais, sitôt qu'ils furent dehors et qu'ils se furent échappés des mains du comte de Foix, ils n'eurent plus qu'un désir, celui de se venger. Cependant, comme le comte était vieux, il confia le soin de cette vengeance, qu'il ne pouvait accomplir lui-même, à Jean d'Armagnac, son fils, qui se mit, avec le seigneur d'Albret, son cousin, à la tête d'une chevauchée de deux cents hommes ; puis tous les deux s'en vinrent surprendre la ville de Casserès, qui appartenait au

comte de Foix. Ils s'en approchèrent sans bruit, dressèrent des échelles contre les remparts, et, comme on ne se doutait pas de leurs projets, ils avaient, grâce à l'obscurité, escaladé les murailles avant que la garnison soupçonnât même qu'elle fût en danger d'être attaquée. Cette surprise les rendit donc facilement maîtres de la ville.

Aussitôt que Gaston Phœbus apprit ces nouvelles, il appela près de lui ses deux frères bâtards, Arnauld Guillaume et Pierre de Béarn, qu'il avait faits ses capitaines, et, sachant leur bonne volonté et courage en fait de guerre, il leur dit :

– Chers frères et amis, vous saurez que le vicomte d'Armagnac et le seigneur d'Albret se sont emparés par échellade de ma bonne ville de Casserès. Prenez donc cent hommes d'armes, et chevauchez jour et nuit ; puis, par tous les pays et villes où vous passerez, prenez mes vassaux avec vous, de manière à pouvoir bloquer nos ennemis dans la ville : arrivés devant ses murs, et aidés des gens du pays qui sont pour nous, fermez les portes avec des pierres et des poutres ; plantez

tout autour de la ville des pieux et des palissades ; faites ouvrir et creuser derrière des fossés et des tranchées, de manière qu'aucun de ceux qui sont entrés dans la place n'en puissent sortir. Puis, au milieu de votre besogne, et avant qu'il soit huit jours d'ici, je vous arriverai avec un renfort tel qu'ils seront trop heureux de nous venir à merci.

Les deux chevaliers partirent sur l'heure, et, comme c'étaient deux braves et prudents capitaines, ils suivirent de point en point les instructions qui leur avaient été données. Ainsi que l'avait prévu le comte de Foix, tous les paysans et vilains qu'ils rencontrèrent les suivirent de grand cœur, de sorte qu'ils arrivèrent devant la ville avec une troupe considérable. Cependant le vicomte d'Armagnac et le seigneur d'Albret, qui ne voyaient dans cette multitude qu'une centaine d'hommes armés, ne tinrent compte de leur présence et se contentèrent de fermer les portes, puis ils continuèrent à se partager leur butin. Le lendemain, ils se réveillèrent clos et enfermés. Cette multitude qu'ils avaient si fort méprisée avait travaillé toute la nuit avec tant d'ardeur et de haine, que, le

matin, elle avait achevé ses besognes. Alors les assiégés commencèrent à s'inquiéter sérieusement de cette manœuvre ; mais ce fut bien pis lorsque, le quatrième jour, ils virent arriver le comte de Foix avec cinq cents hommes. Sans se reposer, sans descendre de son cheval, il fit aussitôt le tour du camp, visitant fossés et palissades, faisant élargir les uns et renforcer les autres aux endroits trop étroits et trop faibles ; puis, cette inspection achevée, il fit dresser sa tente et s'y coucha tranquillement, disant que les soins de la guerre ne le regardaient plus, et que c'était maintenant aux seigneurs d'Albret et d'Armagnac de venir à lui lorsqu'ils seraient las de jeûner hors le temps de carême.

Quinze jours se passèrent ainsi pendant lesquels ce que le comte de Foix avait prévu arriva : ses ennemis, qui n'avaient pas eu le loisir d'approvisionner la ville, furent pris de famine. Sortir par terre, il n'y avait aucun moyen ; sortir par eau, les Béarnais gardaient les deux rives du fleuve ; tarder plus longtemps à se rendre était chose impossible, attendu que l'on mourrait de faim. Jean d'Armagnac et le seigneur d'Albret se

décidèrent donc à envoyer des messagers à leur ennemi.

Le comte de Foix, qui voulait, non pas la vie des seigneurs enfermés dans la ville, mais seulement leur bourse, reçut les envoyés avec courtoisie et traita avec eux ; mais pour rien au monde il ne voulut consentir que les assiégés sortissent par les portes : c'était un véritable caprice de sa part, mais il était le plus fort, et il fallut bien le lui passer. Il fut donc convenu que l'on ferait une brèche au mur de la ville ; que les assiégés, Jean d'Armagnac et le seigneur d'Albret à leur tête, en descendraient l'un après l'autre, en simple habit de ville et sans armes, tandis que l'armée victorieuse, rangée en bataille, le comte de Foix en tête, à cheval, et armé de toutes pièces, les recevrait à la descente. Les vaincus n'étaient pas en position de débattre les conditions, si dures qu'elles fussent. Ils les acceptèrent donc, et, au jour convenu pour la reddition de la place, ils quittèrent la ville de la manière indiquée par le comte de Foix. Gaston Phœbus envoya les simples chevaliers et gens d'armes dans les châtelainies et sénéchaussées ;

mais, quant à ses cousins, messire Jean d'Armagnac et messire Bernard d'Albret, il les fit conduire à la tour d'Orthez, d'où Jean d'Armagnac ne sortit qu'en s'engageant à payer pour sa rançon deux cent cinquante mille livres. Quant à Bernard d'Albret, soit que Gaston eût une inimitié personnelle contre lui, soit qu'il n'eût pas foi en sa parole, il le retint prisonnier jusqu'au moment où il aurait reçu les cinquante mille livres auxquelles il était taxé pour sa part.

Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre, Édouard III, avait donné à son fils, le prince de Galles, en souvenir et en récompense de ses victoires de Crécy et de Poitiers, la terre et le duché d'Aquitaine, où il y avait deux archevêchés et vingt-deux évêchés, le tout en fief et héritage.

Le prince Noir était donc parti d'Angleterre avec la duchesse sa femme pour prendre possession de son gouvernement, et était arrivé en la ville de Bordeaux, capitale de ses nouvelles possessions. Or, le comte Jean d'Armagnac ayant appris l'arrivée du prince, le fit prier de venir voir, avec la duchesse, la comté de Bigorre,

située entre le pays de Foix et le pays de Béarn. Le prince de Galles ne connaissait pas encore ce pays, quoique le château fort de Lourdes, près de Pamiers, fût une des plus belles forteresses que le roi d'Angleterre possédât dans tous les pays qui lui avaient été cédés en rédemption du roi Jean de France. Le prince accepta l'invitation, se mit en route avec une suite riche et nombreuse, s'en vint en Bigorre, et se logea à Tarbes, qui était alors une belle cité toute fermée de murs et de tours, et bâtie au milieu d'un pays fertile, parsemé d'oliviers et de vignes.

Pendant que le prince et la princesse étaient à Tarbes avec messire Jean d'Armagnac, Gaston de Foix, éloigné de six lieues seulement, se tenait en la ville de Pau, où il se faisait ériger une forteresse. Le bruit parvint donc vite jusqu'à lui que la ville de Tarbes avait reçu des hôtes royaux, et comme sa comté de Foix relevait du duché d'Aquitaine, il se prépara à venir rendre hommage à son seigneur suzerain. Il partit donc un jour, avec soixante chevaliers et grande quantité d'écuyers et de gentilshommes, si bien que son assemblée montait à six cents chevaux.

Son arrivée fit grand plaisir au prince Noir et à sa femme, et en même temps à son vieil ennemi, Jean d'Armagnac, qui y vit un moyen de se libérer de ses deux cent cinquante mille livres sans bourse délier.

En conséquence, un jour que le prince de Galles devisait avec lui gentiment et gracieusement, comme il avait l'habitude de le faire avec ceux qui l'approchaient, messire Jean d'Armagnac le pria de demander en son nom, et comme une faveur personnelle, au comte de Foix la libération de tout ou partie des deux cent cinquante mille livres qui lui étaient dues.

Aussitôt la figure du prince, de gaie et ouverte qu'elle était, devint grave et sérieuse, car c'était chevalier loyal et esclave de sa parole que le fils du roi Édouard. Il répondit au comte d'Armagnac qu'une telle demande lui semblait indiscreète, que son avis et son opinion, à lui, étaient que le comte d'Armagnac avait été loyalement fait prisonnier, et devait loyalement payer sa rançon ; que, dans ce siège, le comte de Foix avait risqué son corps et ses gens, et que, par conséquent, la fortune

ayant été bonne pour lui, nul, et son suzerain moins que tout autre, n'avait le droit de le dépouiller de ce qui lui était dû.

– La chose, ajouta le duc, est la même que si l'on nous demandait, à mon père et à moi, de rendre à la France ce que la France nous a concédé pour prix de la rançon du roi Jean, après notre victoire de Poitiers ; ce que nous ne ferions, certes, ni l'un ni l'autre, quelle que fût la personne qui nous le demandât.

Ces raisons étaient trop plausibles pour que messire d'Armagnac insistât ; mais il ne se tint pas pour battu et se retourna d'un autre côté.

Il s'adressa à la duchesse, qui, moins experte que son mari en choses de guerre, et ne voyant qu'une occasion de rendre service au comte d'Armagnac, se chargea d'obtenir la grâce qu'il demandait.

Or, un jour qu'après le dîner, le beau Gaston Phœbus lui donnait le bras, devisant et muguetant avec elle, elle s'arrêta, et, le regardant avec des yeux comme les femmes en savent emprunter à Satan lorsqu'elles veulent faire de nous à leur

volonté :

– Comte de Foix, lui dit-elle, je vous requiers un don ; jurez-moi de me l’octroyer.

– Madame, répondit Phœbus, qui se doutait de ce qu’allait lui demander la duchesse, mon bras et ma vie sont à vous ; s’il s’agit de guerre, ordonnez, et j’irai sur votre parole partout où il vous plaira de m’envoyer, fût-ce en terre sainte ; mais, à l’égard de la finance, je suis malheureusement plus restreint, n’étant, relativement à monseigneur le prince de Galles, qu’un pauvre seigneur et un petit bachelier. Cependant, si le don que vous avez à me demander ne dépasse pas cinquante mille livres, regardez-le comme accordé d’avance.

– Mais, répondit la princesse, ce n’est point ainsi que je l’entends. Je désire une confiance pleine et entière et un pouvoir suprême.

– Et vous les avez, madame, reprit Phœbus, sur ma vie et sur mon âme, ainsi que je vous l’ai dit. Mais, relativement aux deniers, je vous répète que je suis un simple chevalier qui édifie villes et châteaux pour le bien de sa comté, et qui arrive à

grand-peine à soutenir l'état que lui imposent son rang et sa naissance. Aussi le don que je vous accorde est-il encore de moitié au-dessus de ce que raisonnablement je puis faire.

– Eh bien, répondit la duchesse, ce que je vous demande, comte Gaston, c'est la quittance de messire Jean d'Armagnac.

– Madame, dit le comte, je n'ai qu'une parole, et je vous l'ai donnée. Le comte d'Armagnac me doit deux cent cinquante mille livres. Je le quittance du cinquième de la somme ; ces cinquante mille livres sont à Votre Altesse, et elle peut les exiger ou les remettre au comte, à sa volonté. Quant à moi, j'ai fait tout ce que je pouvais faire.

Huit jours après, Gaston Phœbus retourna dans sa comté, et la dette resta toujours exigible comme elle l'était avant le voyage de Tarbes, moins les cinquante mille livres qu'il avait octroyées à la princesse de Galles.

Restait le seigneur d'Albret, toujours détenu dans les prisons du château d'Orthez, et sur lequel retombait le contrecoup de l'événement

qui venait de se passer. Gaston de Foix, plus sévère encore à son égard par la remise forcée qu'il venait de faire, lui fit savoir, aussitôt après son retour, qu'il ne le relâcherait que lorsqu'il aurait payé les cinquante mille livres, ou lorsqu'il aurait trouvé une caution solvable qui se chargerait de la dette et répondrait pour lui.

Donc, le seigneur d'Albret, ne sachant à qui se recommander en cette circonstance, se souvint qu'il avait fait autrefois la guerre, à la solde de Charles le Mauvais, contre les Castillans et les Français. Il s'adressa à tout hasard à ce prince, qui, faisant droit à sa requête, écrivit au comte de Foix qu'il eût à relâcher son débiteur, attendu que lui, roi de Navarre, répondait de ladite somme de cinquante mille livres.

Malheureusement pour le seigneur d'Albret, Gaston Phœbus connaissait Charles ; il savait le peu de fond qu'il y avait à dire sur sa parole ; aussi refusa-t-il la caution qui lui était offerte, préférant la personne à la parole, quoique la personne fût celle d'un chevalier, et la parole celle d'un roi.

Mais il arriva que la comtesse de Foix, qui était sœur du roi de Navarre, eut un grand dépit de ce refus. Elle vint trouver son mari. Elle se plaignit à lui avec amertume de ce qu'il ne trouvait pas son frère solvable pour cinquante mille livres, d'autant plus que cette somme était justement celle qui lui revenait pour son douaire, lequel devait être déposé entre les mains du roi de Navarre, ce qui, par conséquent, assurait le comte contre toute fois cauteleuse et mauvais vouloir. Ces raisonnements déterminèrent Gaston, qui céda à sa femme, non pas pour l'amour d'elle, lui dit-il, mais pour l'amour de son fils Gaston, qu'il aimait on ne peut plus tendrement.

Grâce aux instances de la comtesse, et surtout à l'obligation que le roi de Navarre signa au comte de Foix, le seigneur d'Albret fut quitte de sa dette et délivré de sa prison. Il s'en revint aussitôt en France, où il épousa Marguerite, fille de Pierre I<sup>er</sup>, duc de Bourbon. Une fois marié, son premier soin fut d'envoyer au roi de Navarre les cinquante mille livres que ce prince avait promis de payer pour lui au comte de Foix. Mais ce que Gaston avait prévu arriva. Charles garda les

cinquante mille livres ; de sorte que le comte, qui était généreux, mais qui cependant calculait rigoureusement ses intérêts, appela sa femme et lui dit :

– Dame, il vous faut aller en Navarre devers le roi votre frère, et lui dire que je suis mécontent de lui ; car, ayant reçu mon argent, il le retient contre sa parole et son obligation.

– Ainsi ferai-je volontiers, sire, répondit la dame, car, je m'en souviens, c'est sur ma prière que le comte d'Albret a été relâché, et je ne reviendrai, je vous le promets, qu'avec sa rançon.

Ce point convenu, Gaston donna des ordres pour que l'on fit les préparatifs du voyage de la comtesse. Ils furent dignes de son rang. La comtesse partit, non pas comme une sœur qui va visiter son frère, mais comme une ambassadrice qui va traiter avec un roi. Elle trouva Charles à Pampelune, et, après les premiers compliments faits et reçus, elle lui fit connaître le motif de sa mission. Le roi de Navarre l'écouta attentivement ; puis, lorsqu'elle eut fini :

– Ma belle sœur, lui dit-il, cet argent est à

vous et non au comte de Foix, votre mari, qui devait, aux termes de votre contrat, vous douer entre mes mains de cinquante mille livres. Or, puisque, par le hasard ou la volonté de Dieu, cette somme est justement entrée dans mon royaume de Navarre, je vous donne ma parole qu'elle n'en sortira plus.

– Hélas ! monseigneur, répondit la comtesse, ce n'est pas, je le vois bien, votre amour pour moi qui vous fait parler ainsi, c'est votre haine pour le comte. Cependant, si vous faites ce que vous dites, jamais je n'oserai retourner en la comté de Foix : mon mari ne voudrait pas me recevoir, disant que je l'ai trompé, car rappelez-vous bien cela, monseigneur, que c'est sur ma parole qu'il a relâché le seigneur d'Albret, et que, si vous avez répondu de lui, moi, j'ai répondu de vous.

– Vous retournerez ou vous ne retournerez pas dans votre comté de Foix, et de cela ferez à votre aise, car vous avez place à ma cour, comme noble dame et comme chère sœur, répondit le roi de Navarre ; mais, puisque je tiens l'argent, je le garderai.

Or, la comtesse fit ce qu'elle avait dit, et, n'osant retourner près de son mari, dont elle connaissait l'emportement, elle resta dans la ville de Pampelune, où tenait sa cour le roi son frère.

Le comte de Foix attendait toujours sa femme, qui ne revenait pas ; il lui envoya en conséquence un messenger et une lettre pour la rappeler auprès de lui. Mais, comme elle n'osa pas revenir, malgré l'invitation qu'il lui en faisait, il prit sa crainte pour une désobéissance, tandis que la comtesse, tout en tremblant de fâcher son mari, le mettait dans une grande colère contre elle et contre son frère.

Cependant le jeune Gaston grandissait comme un arbuste planté dans une terre généreuse : c'était un bel adolescent de quinze ans à peine, et qui, comme homme et comme chevalier, pour les traits et pour le courage, se modelait en tout sur son père. Il avait ces beaux cheveux blonds si appréciés dans le Midi, et qui avaient fait appeler le comte de beau Phœbus, et en même temps les yeux noirs de sa mère ; ce qui, avec son teint pâle, faisait un des contrastes les plus charmants

qui se pût voir. Le comte de Foix adorait Gaston. Ses chiens (et c'est ce qu'il aimait le plus après son fils), ses équipages de chasse (et c'était ce qu'il estimait le plus après ses harnois de guerre), étaient à Gaston comme à lui-même. Chaque matin, cet enfant bien-aimé était chargé de distribuer cinq ou six livres d'aumône à la porte du château, ce qui faisait que le jeune héritier était adoré des pauvres comme de son père.

Le comte d'Armagnac avait une fille jeune et belle, comme Phœbus de Foix un fils jeune et beau. Sa gracieuse et souriante figure avait une telle expression de joie et de bonté, qu'on ne l'appelait dans tout le pays que la *gaie Armagnacoise*. Ses parents, si longtemps divisés, virent un moyen d'unir leurs familles en unissant leurs enfants : la fille de Jean fut fiancée au fils de Phœbus, et reçut en dot les deux cent mille livres que le comte d'Armagnac devait au comte Foix. Alors l'enfant devenu, par ces fiançailles, un peu plus libre dans ses volontés et plus hardi dans ses désirs, sollicita et obtint de son père la permission d'aller en Navarre faire une visite à son oncle et à sa mère. Le comte Phœbus lui

donna une suite digne de lui, et l'enfant s'achemina vers Pampelune.

La comtesse le reçut comme une mère reçoit un fils qu'elle n'a pas vu depuis six ans, et le roi de Navarre, comme un instrument qu'il voulait faire servir à ses projets. Le jeune Gaston rendit amitié pour amitié sans distinguer celle qui était fausse de celle qui était vraie, et passa ainsi, choyé par ce double amour, les trois plus heureux mois de sa courte vie. Au moment de partir, il fit tout ce qu'il put pour déterminer sa mère à revenir à Orthez. Celle-ci lui demanda s'il avait reçu du comte mission de la ramener. Gaston, qui avait été élevé dans le respect de la vérité, fut obligé d'avouer qu'il n'avait été question de rien de pareil entre lui et son père. Alors l'orgueil irrité de l'épouse imposa silence au cœur de la mère, et toutes les instances de Gaston furent perdues. Ces adieux se passaient dans un château situé à quelques lieues de la capitale. C'était là qu'habitait ordinairement la comtesse, à qui sa situation commandait l'isolement et la retraite.

L'enfant s'achemina vers Pampelune, le

visage baigné des larmes de sa mère et le cœur tout attristé de sa mauvaise réussite. Il allait à son tour faire ses adieux au roi, qui le reçut au départ comme à l'arrivée, c'est-à-dire avec une tendresse toute paternelle. Charles le retint dix jours, lui donna force jeux et fêtes ; puis, au moment de partir, et comme il allait monter à cheval, il le tira à part dans sa chambre.

– Gaston, lui dit-il, je t'ai vu triste et mécontent, quelque soin que j'aie pris pour t'égayer. Or, comme je t'aime tendrement, je me suis demandé quel chagrin pouvait attrister un jeune homme de ton âge, beau, riche, fils d'un comte et neveu d'un roi. Alors j'ai pensé qu'il n'y avait en pareil cas qu'une seule chose sur laquelle je puisse m'arrêter, et cette chose, c'est la mésintelligence du comte et de la comtesse.

– Hélas ! répondit l'enfant, vous avez deviné juste, mon oncle.

– Eh bien, continua Charles, comme c'est moi qui ai été la cause de leur discorde, j'ai pensé qu'il m'appartenait d'être l'instrument de leur réunion. Donc, j'ai fait venir d'Espagne un More

très renommé, comme faiseur de philtres et de compositions amatoires. À prix d'or, il m'a vendu la poudre qui est dans cette bourse ; eh bien, beau neveu, prends-la, mêles-en une pincée au vin du comte. Tout d'abord, il éprouvera le désir de revoir la comtesse, et ne sera content et heureux que lorsqu'il l'aura fait revenir près de lui. Dès ce moment, ce sera chose finie, et ils s'entr'aimeront à toujours, et si entièrement, qu'ils ne voudront jamais se séparer, ce que tu dois désirer fort. Mais, pour que tout arrive à bien, il ne faut parler de ce projet à personne, car tout serait perdu par le seul fait qu'un autre que l'alchimiste, toi et moi, connaîtrait la puissance de cette poudre.

– Soyez en bonne assurance de tout, mon cher oncle, répondit l'enfant ; je ferai volontiers et de point en point ce que vous me dites, et, si la chose réussit, je vous en aimerai davantage encore, si cela est possible.

Sur cette promesse, l'enfant partit et chevaucha tant sur son beau palefroi, qu'il arriva enfin à Orthez. Il ne faut pas demander si le

comte fut bien aise de le revoir. C'était la première fois qu'il avait été séparé de son fils depuis sa naissance ; et maintenant que la mère n'était plus au logis, lorsque son enfant s'absentait ainsi, son cœur et son château étaient vides. Il lui fit donc grande chère et lui demanda des nouvelles de la Navarre et quels présents on lui avait faits ; or, le jeune Gaston montra tout au comte, armes et bijoux, mais de la bourse, ainsi que la chose avait été convenue, il ne dit pas un mot.

## II

Cependant, outre le jeune Gaston, le comte de Foix avait un fils bâtard, nommé Yvain, qui était élevé au château d'Orthez. Les deux enfants se firent grande fête, car ils étaient encore à cet âge où l'on ignore la jalousie de rang et de naissance ; et, suivant leur habitude, le soir même du retour de Gaston, ils partagèrent la même chambre et le même lit. Le lendemain, comme Gaston, fatigué du voyage, dormait plus tard et plus profondément que de coutume, Yvain voulut voir comment lui irait la belle cotte brodée de son frère. En l'essayant, l'enfant sentit la bourse qu'avait donnée le roi de Navarre à son neveu, et, l'ayant ouverte par curiosité, il vit la poudre qu'elle renfermait. En ce moment, Gaston se réveilla et machinalement étendit la main vers ses habits. Yvain referma vivement la bourse. Gaston se retourna et aperçut son frère vêtu de sa cotte. Alors, se rappelant la recommandation de son

oncle, et craignant que tout ne fût perdu si Yvain se doutait de quelque chose, il redemanda avec humeur son habit. Yvain le lui jeta tout fâché. Gaston se vêtit en silence, et tout ce jour demeura si pensif, que plusieurs fois le comte lui demanda ce qu'il avait mais aussitôt l'enfant se mettait à sourire, secouant sa blonde tête, comme pour en faire tomber une pensée trop lourde pour son âge, et il répondait qu'il n'avait rien.

Trois jours après, Gaston et Yvain jouaient à la balle ; et, comme si Dieu lui-même eût voulu sauver le comte de Foix, il arriva que les deux enfants se prirent de querelle à propos d'un coup douteux, et que Gaston, qui tenait de son père un sang ardent et un caractère emporté, donna un soufflet à Yvain. Celui-ci, qui sentait sa faiblesse et sa position inférieure vis-à-vis de son frère, au lieu de rendre coup pour coup, comme il eût fait si tout autre de ses amis l'eût frappé, s'enfuit du préau, puis entra tout en larmes dans la chambre de son père et le trouva comme il venait d'entendre la messe ; ce qu'il ne manquait pas de faire chaque matin.

En voyant Yvain ainsi éploré, le comte lui demanda ce qu'il avait.

– Gaston m'a battu, répondit l'enfant, et cependant je jure Dieu, monseigneur, que, si l'un de nous deux mérite d'être battu, ce n'est pas moi.

– Et pourquoi cela ? dit le comte.

– Parce que, monseigneur, continua l'enfant, depuis qu'il est revenu de Navarre, il porte sur sa poitrine une bourse pleine de poudre qu'il ne laisse voir à personne, et qu'il ne cache pas ainsi sans mauvaise intention.

– Dis-tu vrai ? s'écria le comte, qui commença à prendre quelques soupçons, d'autant plus qu'en ce moment la préoccupation de son fils lui revint en mémoire.

– Vrai, sur mon âme, répondit Yvain, et vous pouvez vous en assurer, monseigneur, si tel est votre bon plaisir.

– C'est bon, dit le comte ; ne parle à personne au monde de ce que tu viens de me raconter.

– Monseigneur, dit l'enfant, il sera fait ainsi

que vous le désirez.

Le comte de Foix vivait dans des temps où la vie n'était qu'une longue lutte. La mort, presque toujours présente et apparaissant sous mille faces, rendait l'homme le plus confiant de sa nature, soupçonneux à l'égard de ses serviteurs les plus fidèles et de ses parents les plus proches ; il demeura donc toute la matinée préoccupé de ce que lui avait dit Yvain. L'heure du dîner arriva.

Le comte se mit à table. Gaston, selon son habitude, lui présenta à laver, puis alla s'asseoir pour découper les viandes qu'il devait servir à son père, après en avoir fait l'essai. Comme il remplissait cet office, le comte le regarda attentivement, et vit les cordons de la bourse sortir, entre deux boutons, par l'ouverture de son habit. Aussitôt le sang lui monta au visage, car il demeurerait prouvé que l'accusation d'Yvain était vraie. Il ne voulut donc pas attendre plus longtemps, et résolut de tout éclaircir sur l'heure.

– Gaston, dit-il, viens ici, car j'ai un mot à te dire à l'oreille.

Gaston, sans défiance, se leva et s'approcha de

son père. Alors le comte, tout en lui parlant, déboutonna l'habit, et, prenant d'une main la bourse et de l'autre un couteau, il coupa les cordons qui l'attachaient, si bien qu'elle lui resta dans la main. Puis, la montrant à son fils, il lui dit d'un ton sévère :

– Qu'est-ce que cette bourse, et que voulez-vous faire de la poudre qui est dedans ?

L'enfant ne répondit rien ; mais, se sentant coupable, il devint pâle comme la mort, et commença de trembler de tous ses membres. Le comte, de plus en plus convaincu des mauvaises intentions de son fils, par son trouble et par sa terreur, ouvrit la bourse, prit une pincée de poudre, la mit sur une tranche de pain imbibée de jus de viande, et, sifflant un lévrier qui était près de lui, il la lui donna à manger. À peine le chien eut-il avalé le morceau de pain, que les yeux lui tournèrent dans la tête, et que, se couchant sur le dos, il roidit les pattes et expira.

Le comte de Foix ne pouvait conserver aucun doute ; aussi entra-t-il dans une grande colère, et, s'adressant à Gaston, stupéfait et anéanti :

– Ah ! traître ! lui dit-il, pour conserver et accroître un héritage qui te devait revenir, j’ai eu haine et guerre du roi de France, du roi d’Angleterre, du roi d’Espagne, du roi de Navarre et du roi d’Aragon ; et voilà que, pour ma récompense, tu me veux empoisonner. Oh ! c’est d’une infâme et mauvaise nature, et, sur mon âme, je vais te tuer à l’instant, comme je ferais d’un reptile venimeux ou d’une bête féroce.

À ces mots, il s’élança de table, un couteau à la main, et il allait égorger l’enfant, car celui-ci ne faisait aucune tentative pour se soustraire au coup mortel, se contentant de regarder son père et de verser de grosses larmes. Mais les chevaliers et écuyers qui se trouvaient là tombèrent à genoux, les bras étendus vers le comte, et criant :

– Monseigneur, pour Dieu, ayez merci ; ne tuez pas Gaston, monseigneur ! car vous n’avez pas d’autre enfant à qui léguer votre nom et votre héritage : faites-le garder soigneusement, et informez-vous comment et par qui la chose a été conduite ; peut-être ne savait-il pas même ce qu’il portait.

– C’est bien, dit le comte ; nous informerons, puisque vous m’en priez avec tant d’instances ; en attendant, qu’on le conduise à la tour, et qu’il soit tellement gardé, qu’à toute heure du jour ou de la nuit, on m’en rende bon compte.

Les serviteurs obéirent, et l’enfant fut conduit dans la tour d’Orthez.

Alors le comte fit arrêter tous ceux qu’il soupçonnait de complicité ou de non-révélation, et le nombre en fut considérable. Quinze écuyers eurent la tête tranchée, et quelques vilains furent pendus. Le jeune Gaston ignorait tout le sang qui se versait.

Or, comme toutes ces exécutions n’avaient rien révélé, le comte de Foix convoqua, à Orthez, une assemblée de tous les nobles barons et des prélats de Foix et de Béarn. Lorsqu’ils furent réunis, il leur exposa le fait, leur raconta comment son fils avait voulu l’empoisonner, leur présenta la bourse et la poudre, et renouvela l’essai du lévrier sur plusieurs animaux qui, ainsi que le chien, moururent à l’instant.

Cependant, comme Gaston était fort aimé, et

que l'on ne pouvait croire un enfant si jeune capable d'un si grand crime, toute l'assemblée intercèda pour lui. Les prières de ces étrangers eurent un écho puissant dans le cœur du père : aussi le comte de Foix promit-il solennellement, et avec plus de facilité qu'on ne l'espérait, que le jeune Gaston aurait la vie sauve. Pour toute peine, il devait être détenu pendant quelques mois en prison ; puis il devait voyager pendant deux ou trois ans, jusqu'à ce que ce mauvais naturel, qui s'était manifesté d'une manière si subite et si inattendue, fût corrigé par l'âge et par la raison, qui vient avec lui.

Cependant le pauvre enfant était toujours enfermé au château d'Orthez, dans une chambre où le jour pénétrait à peine. Toutes les questions qu'on avait pu lui faire n'avaient rien dit de lui ; car, tout jeune qu'il était, il comprenait que ses aveux, en les disculpant, devaient accuser son oncle et sa mère, et il connaissait si bien la haine que leur portait le comte, qu'il aima mieux voir toute cette colère s'épuiser sur lui, que frapper des parents qui lui étaient si chers.

Cependant son malheur lui paraissait si grand, qu'il n'y voulut pas survivre. Il résolut donc de se laisser mourir de faim, et, lorsqu'on lui apportait son dîner, il disait au serviteur : « Mettez-le là » ; mais n'y touchait point, et, lorsque le serviteur était sorti, il le jetait dans un coin de sa prison.

Or, ainsi que nous l'avons dit, comme il faisait sombre dans sa prison, ceux qui étaient chargés du service ne pouvaient s'apercevoir que de jour en jour l'enfant était plus pâle. Il arriva qu'au bout de dix jours revint le tour d'un des serviteurs qui l'aimaient le plus ; il lui présenta son dîner comme d'habitude, et, comme d'habitude, Gaston lui dit : « Mettez-le là. » Mais, ce jour-là, il y avait une telle faiblesse dans la voix de Gaston, que le vieux serviteur l'entendit à peine. Soupçonnant que le jeune prisonnier se laissait aller à une mélancolie funeste, tout en déposant le plateau où l'enfant le lui avait dit, il regarda tout autour de lui. Comme ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, il vit dans un coin tous les pains et toutes les viandes qu'on avait apportés depuis dix jours. Quant à l'eau et au vin, Gaston les renversait sur le sol, et c'était la terre

qui les buvait. Cependant le serviteur ne dit rien de ce qu'il avait remarqué, et remonta vers le comte.

Il le trouva sombre et silencieux, comme il était toujours depuis ce malheur, auquel il ne pouvait rien comprendre. Lorsqu'il entra, le comte achevait sa toilette et se nettoyait les ongles avec un petit couteau à lame mince et aigu. Quoiqu'il eût entendu ouvrir la porte, il ne se retourna point, de sorte que le vieux serviteur vint jusqu'à lui.

– Monseigneur, lui dit-il, pour Dieu ! prenez pitié de votre fils, notre gentil maître.

– Voire, répondit le comte, qu'a-t-il donc fait de nouveau ?

– Rien, monseigneur, continua le vieillard ; mais il est tombé dans une mélancolie trop profonde pour un enfant de son âge.

– Tant mieux ! reprit le comte, c'est que Dieu lui fait la grâce de se repentir.

– Sauf votre bon plaisir, monseigneur, je ne crois pas qu'un si gentil enfant ait à se repentir

d'aucune chose au monde ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Prenez garde, monseigneur, car je crois que votre fils s'affame.

– Que dites-vous là ? s'écria le comte.

– La vérité ; j'en ai grande crainte, monseigneur ; et je crois qu'il ne mange aucune chose depuis qu'il est entré en prison. J'ai vu tous les mets qu'on lui a servis jetés dans un coin de sa chambre.

– Ah ! ah ! fit le comte, voyons cela par nous-même.

Et il descendit sans prendre le temps de poser le petit couteau de toilette, dont il tenait la lame entre le pouce et l'index de la main droite, si près de son extrémité, que la pointe n'en sortait guère, dit Froissard, que de la longueur d'un gros tournois.

Tout faible et mourant qu'était le pauvre prisonnier, il reconnut le pas de son père, et se souleva sur son lit. Au même instant, la porte s'ouvrit, et le comte de Foix parut. En entrant, il jeta un regard autour de lui, et vit sur une table,

assez éloignée du lit où était l'enfant, le dîner tel qu'on le lui avait apporté ; car il était si débile, qu'il n'avait pu se lever pour jeter les mets, comme s'il les eût mangés, et renverser le vin et l'eau, comme s'il les eût bus. Cependant, la vue de son père lui rendit des forces, et il se jeta à bas de son lit.

Ah ! traître ! lui dit le comte, ce n'était point assez pour fâcher Dieu, que de vouloir m'empoisonner : tu veux encore te faire mourir par la famine ; pourquoi ne manges-tu pas ?

– Mon père ! mon père ! s'écria l'enfant en se précipitant dans ses bras.

– Va-t'en, dit le comte en le repoussant, va-t'en, mauvais fils ! je ne te reverrai que tu n'aies mangé.

L'enfant jeta un faible cri, porta la main à son cou, et alla tomber dans un coin de la chambre, le visage tourné contre la muraille. Le comte sortit.

À peine était-il rentré dans sa chambre, que le vieux serviteur qui était venu lui apprendre que son fils ne mangeait point et qui l'avait

accompagné à la tour, revint à lui, mais plus pâle encore et plus tremblant que la première fois.

– Qu’y a-t-il ? dit le comte.

– Monseigneur, Gaston est mort !

– Mort ! s’écria le père en se levant debout et en pâlisant et tremblant à son tour ; comment est-il mort ?

– Hélas ! je ne sais, répondit le vieillard ; mais, lorsque vous avez été parti, voyant qu’il ne se relevait pas, je me suis approché de lui, et, sous la main qu’il tenait à son cou, j’ai trouvé une plaie, comme celle qu’aurait pu faire la pointe d’une fine épée.

Le comte jeta les yeux sur le couteau, qu’il tenait encore ; il y avait une gouttelette de sang à la lame.

Le comte Gaston Phœbus avait tué son fils bien-aimé, le seul héritier de son nom et de sa fortune.

Voilà pourquoi, à l’époque où commence cette histoire, il avait tant de cheveux blancs sur la tête et tant de rides au front ; voilà pourquoi il avait

un retrait tout rempli d'oraison, où il se renfermait une heure par jour pour y dire les heures de Notre-Dame, les litanies des saints et les vigiles des morts ; voilà pourquoi enfin, il tressaillit si fortement lorsqu'on frappa à la porte du château d'Orthez ; car, tout en écrivant le soixante-troisième chapitre de son ouvrage sur la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, il pensait à son pauvre petit garçon, qui reposait à cette heure dans la chapelle des Frères-Mineurs à Orthez, tandis que son frère bâtard, Yvain, guerroyait avec les Castellans contre le roi Jean I<sup>er</sup> de Portugal.

### III

Le comte de Foix comprit bien, au bruit qui se faisait dans son château, que celui qui lui rendait visite était quelque noble seigneur des environs. En effet, la porte s'ouvrit, et le sire Raymond de Corasse entra, précédé d'un page et suivi de deux écuyers. C'était un des vassaux les plus fidèles et un des plus vieux amis du comte, et son château n'était distant de celui d'Orthez que de sept ou huit lieues. Mais, outre ces rapports de féodalité et de voisinage, un lien puissant les unissait : le comte Gaston Phœbus s'occupait d'astrologie, et l'on disait que sire Raymond avait découvert, dans cette science, des secrets qui étaient restés inconnus à tous les autres hommes.

Le comte de Foix reçut le baron de Corasse comme un vieil ami qui avait l'habitude de le visiter, et dont les visites étaient toujours bienvenues ; mais ils ne purent causer d'affaires

ni de sciences, car derrière les écuyers entrèrent les nobles qui avaient l'habitude de manger à la table du comte. Il fut donc question de choses générales, et entre autres de la grande guerre qui s'était élevée entre les deux Jean : Jean I<sup>er</sup> de Portugal et Jean I<sup>er</sup> de Castille ; je vais vous dire à quelle occasion.

Pierre de Portugal avait eu deux fils : un légitime, qui monta sur le trône sous le nom de Fernand I<sup>er</sup>, et un bâtard, qu'il appela Jean, et que son frère fit grand maître de l'ordre de Darius. Or, Fernand I<sup>er</sup>, n'ayant pas d'enfant mâle, avait marié sa fille Béatrice à Jean I<sup>er</sup>, roi de Castille, croyant de cette manière assurer le trône de Portugal au fils qui naîtrait de cette union, ou, à défaut de fils, à son gendre. Mais, avant de prendre ces dispositions héréditaires, le roi Fernand s'était occupé des affaires de son royaume de manière que nous allons dire.

Il avait pour ministre un noble Portugais nommé Juan Andeiro, lequel, ayant été en Angleterre, pendant l'année 1375, et y ayant obtenu la faveur d'un comte de Cambridge, fut

chargé, à son retour, par le roi Fernand, d'une mission secrète et importante : c'était d'engager la cour de Londres à former une ligue avec le Portugal contre tout ennemi, more ou chrétien, qui pourrait attaquer ce pays. Andeiro réussit à souhait, et revint à Lisbonne en 1380 ; mais le roi Fernand, qui était fort dissimulé, et qui ne voulait pas qu'on pénétrât les secrets de sa politique, feignit qu'Andeiro était tombé en disgrâce, et le fit enfermer dans sa tour d'Estremoz. Là, il allait souvent le visiter avec la reine Éléonore Tellez, et parfois aussi il y envoyait la reine seule. Il résulta de ces visites trop multipliées et trop confiantes qu'un amour adultère grandit au cœur d'Andeiro, et que le favori du roi devint l'amant de la reine.

La négociation avec l'Angleterre étant sur le point d'être terminée, Fernand fit sortir de prison Andeiro, et l'exila à Londres. Il s'y rendit muni des pleins pouvoirs du roi, et termina le traité. Alors il revint pour la seconde fois à Lisbonne, et don Fernand, feignant d'oublier le passé, parut rendre à Andeiro la faveur qu'il n'avait jamais perdue, et le chargea de négocier le mariage de sa fille Béatrice avec le roi de Castille. Cette

négociation, comme la première, réussit à la satisfaction de Fernand ; de sorte que, poussé de son côté par la reine, le favori ne vit plus de terme à sa faveur. Créé comte et grand de Portugal, il commença de gérer, comme le roi lui-même, les affaires de l'État. Sur ces entrefaites, le roi mourut.

Le roi de Castille, Jean I<sup>er</sup>, voulut alors faire valoir, sur le Portugal, les droits que lui donnait son mariage avec la fille de don Fernand ; mais la haine des Portugais pour les Castillans était si grande, qu'au premier signe d'opposition que donna Jean, le frère naturel du roi mort, tous les grands du royaume se réunirent à lui. Fort de cet appui, il rêva dès lors de s'emparer du trône, et, comme la reine s'était discréditée par ses amours publiques avec le ministre, il entra un jour chez elle avec vingt-cinq hommes armés, et, y rencontrant Andeiro, il le poignarda, quoique la reine le défendît tant qu'elle put de ses paroles et de sa personne. Le favori mort, Jean profita du premier moment d'exaspération pour exiler la reine.

Éléonore Tellez se rendit en Castille, à la cour du roi Jean I<sup>er</sup>, et, comme leurs intérêts étaient les mêmes, elle trouva près de ce prince appui et secours. Le futur usurpateur, déjà nommé régent du royaume, profita du moment où la Castille armait contre le Portugal pour se faire nommer roi par ses états rassemblés à Coïmbre, lesquels, sans conteste et par acclamation, lui déférèrent la couronne, au préjudice de Béatrice et des enfants de Castille.

Or, les choses en étaient à ce point, et les deux armées se trouvaient en présence, les Français soutenant la Castille et les Anglais le Portugal, lorsque le sire Raymond de Corasse vint faire la visite que nous avons dite au comte de Foix.

Comme Yvain était dans l'armée castillane, et comme il était le seul fils qui restât au comte depuis la mort du jeune Gaston, il ne faut pas demander si l'on devisa longuement desdites affaires et de la bataille qui devait avoir lieu incessamment, en attendant le souper.

Lorsque l'heure attendue sonna, la porte s'ouvrit. Douze valets portant torches marchèrent

devant les convives, et, arrivés dans la salle, se placèrent derrière eux pour les éclairer.

Cependant les convives n'en firent pas moins grande chère, car le comte Gaston se faisait violence pour ne pas attrister ses hôtes de sa tristesse. Le repas se passa donc comme d'habitude, accompagné de force ménestrandie ; car le comte aimait la musique et faisait volontiers chanter ses clercs des rondeaux et des virelais. On plaçait devant lui une foule d'entremets nouveaux et étrangers, que son maître queux préparait pour lui, et qu'il envoyait de sa table, aussitôt qu'il les avait goûtés, aux tables des chevaliers et des écuyers. Enfin, vers une heure du matin, il se leva, et, faisant reconduire chacun de ses hôtes à l'appartement qui lui était destiné, il monta à sa chambre, précédé de quatre varlets portant torches, et accompagné de son voisin et ami le sire Raymond de Corasse.

À peine entré dans la chambre, où il trouva la lampe allumée et un pot d'hypocras cuit bien à point, le comte ferma la porte afin de n'être pas

dérangé, et, faisant asseoir le sire de Corasse d'un côté de la table, tandis que lui-même s'asseyait de l'autre :

– Eh bien, lui dit-il, cher sire et ami, maintenant que nous sommes seuls et que nous n'avons plus d'oreilles indiscrètes occupées à nous écouter, quelles nouvelles d'Espagne ?

– Petites, monseigneur, petites ! Les Castellans et les Portugais ont donné hier bataille, près d'Aljubarota, si bien que la mêlée a commencé à deux heures de l'après-midi et n'a fini qu'à neuf heures du soir. Les Castellans ont perdu la journée ; don Juan et don Fernand de Castille, cousins germains du roi, ont été tués, ainsi que Jean de Riec, ambassadeur de France.

– Et Yvain, dit après un moment d'hésitation le comte Gaston Phœbus, se trouvait-il à cette bataille ?

– Il s'y trouvait, monseigneur, répondit le sire de Corasse, et il s'y est conduit en brave chevalier, qui, quoiqu'il ait son casque tourné à gauche et une barre sur ses armes, a du sang noble dans le cœur.

– Et qu’a-t-il plu à Dieu qu’il advînt de lui ? demanda avec anxiété le comte.

– Il a été blessé légèrement, monseigneur, et il est retiré à cette heure, avec les débris de l’armée française et castillane, en la ville de Santarem.

– Et n’avez-vous pas quelques autres détails sur la bataille ? continua le comte de Foix soulagé d’une grande crainte, et qui remercia Dieu mentalement de lui avoir conservé le dernier rejeton de son sang.

– Si fait, en ai-je, et de certains, reprit le sire de Cotasse, et vous les dirai, si tel est votre bon plaisir, monseigneur.

– Dites, répondit le comte.

– Ce fut avant-hier, vendredi, continua le sire de Corasse, sur les huit heures du matin, que le roi de Castille, qui se tenait à Santarem, apprit que les Anglais et les Portugais, conduits par le roi don Juan, étaient sortis de Lisbonne et venaient au-devant de lui. Aussitôt la nouvelle s’en répandit dans l’armée, et Castillans, Gascons et Français en eurent grande joie ; car, outre que

la plupart étaient de braves chevaliers, ils savaient qu'une fois en présence, ils se trouveraient trois contre un, et ils se fiaient à l'avantage du nombre. Or, le roi de Castille fit aussitôt trompeter par toute la ville de Santarem, où était logée Sa Puissance, que tout homme de pied ou de cheval eût à être prêt le samedi matin, attendu que le roi partirait et irait combattre ses ennemis.

» Quand vint l'heure désignée, les cors et les trompettes sonnèrent, et le roi de Castille, après avoir communié et reçu la bénédiction de l'archevêque Guérin de Prague, mit une croix sur sa poitrine ; tous les chevaliers imitèrent son exemple comme s'ils partaient pour la terre sainte ; puis on monta à cheval et l'on se mit aux champs en belle et bonne ordonnance, messire Regnauld de Limousin marchant le premier, comme maréchal de l'armée. Au moment du départ, on envoya devant trois coureurs pour aviser la force et le cantonnement des ennemis. Ces trois coureurs étaient : de la part des Castellans, don Pedro Fernand de Médma ; de la part des Français, messire Guillaume de

Mondigny, et de la part des Gascons, le chevalier Bertrand de Barège.

» De son côté, le roi de Portugal avait envoyé trois chevaucheurs dans le même but et à la même intention : deux Anglais et un Portugais. Les Anglais s'appelaient James Hartlebury et Philippe de Bradeston ; le Portugais avait nom Fernand de los Rios. Tous étaient bien montés, braves écuyers et habiles hommes d'armes. Or, ils chevauchèrent si avant, que, du haut d'un tertre où ils étaient parvenus, ils aperçurent à travers les arbres toute l'armée des Espagnols.

» Aussitôt ils retournèrent vers le roi de Portugal, qu'ils trouvèrent aux champs et sur pied avec toute son armée. Ils allèrent droit à lui, disant :

» – Sire roi, nous avons été si avant, que nous avons vu toute l'armée de vos ennemis. Sachez donc qu'ils viennent à nous en grande et belle ordonnance, et qu'autant que nous en avons pu juger, ils doivent être au moins trente mille hommes.

» – Chevauchent-ils tous ensemble ? demanda

le roi.

» – Non, sire, répondirent les envoyés, ils sont divisés en deux troupes.

» – Vous entendez, messeigneurs, reprit le roi, il est probable que ce sera pour aujourd'hui la bataille ; adonc, tenons conseil sur ce qu'il nous reste à faire en cette circonstance.

» Un conseil se forma bientôt, composé du roi, de messire Harstel, de messire Nortbury, de messire Hartlebury et de plusieurs autres choisis parmi les plus expérimentés et les plus braves. Le cas était difficile. Les forces de l'ennemi étaient quadruples des leurs, et cependant les Portugais ne voulaient pas reculer. Alors les Anglais, se souvenant de Crécy, dirent :

» – Puisqu'ils sont les plus nombreux, cherchons quelque terrain où nous ayons l'avantage des haies et des buissons. Puis, quand nous l'aurons trouvé, fortifions-nous de manière qu'il soit moins facile de nous entamer que si nous restions en plaine.

» Le roi répondit :

» – Vous parlez sagement. Qu’il soit fait ainsi que vous dites.

» Les Portugais étaient arrêtés près du village d’Aljubarota, où ils avaient envoyé toutes leurs provisions, leurs harnois et leurs équipages ; car ils avaient l’intention, qu’il y eût bataille ou non, d’y revenir coucher le même soir. À un quart de lieue du village est une abbaye de moines où les gens d’Aljubarota et des villages voisins vont à la messe.

» Or, l’église est bâtie sur le côté du chemin, vers le sommet d’une petite montagne, aux flancs de laquelle poussent de grands arbres et une multitude de haies et de buissons ; c’était un retranchement comme il en fallait un à l’armée portugaise. Aussi fut-il choisi aussitôt que reconnu ; on abattit les arbres, on les coucha en travers, afin que les chevaux ne pussent pas charger. Un seul chemin resta libre, et, aux deux ailes du chemin, derrière les arbres, les haies et les buissons, on plaça les archers et les arbalétriers ; les gens d’armes formèrent le corps d’armée. Le roi de Portugal entra dans le couvent

comme dans une forteresse, et l'on attendit l'ennemi...

– Sur mon âme, interrompit le comte de Foix, vous parlez de l'ordonnance comme si vous l'aviez vue.

– Je n'ai pourtant jamais visité le pays, répondit le sire de Corasse.

– C'est merveille alors, répondit Gaston tout pensif. Continuez.

– Quand le roi vit les Portugais ainsi fortifiés, en si grande et si bonne position qu'ils pouvaient tenir longuement et faire bonne journée quelle que fût la force des ennemis, il s'avança vers eux.

» – Beaux seigneurs leur dit-il, nous voilà arrivés en un point où il ne faut pas songer à fuir, car la fuite serait mauvaise. Lisbonne est trop éloignée de nous, et trois hommes qui poursuivraient en abattraient douze qui fuiraient. Au lieu de penser à la retraite, qui est impossible, imaginez donc que, si la journée est pour nous (ce qu'elle sera avec l'aide de Dieu), nous serons honorés comme des prud'hommes et l'on parlera

de nous partout où peuvent parvenir les nouvelles d'une victoire. Pensez que vous m'avez fait roi il y a quelques jours à peine, et que vous devez en être plus hardis et plus courageux à me défendre ; quant à moi, soyez certains que, tant que cette hache me durera dans la main, je frapperai avec elle, et que, si elle se brise, je ne fuirai pas pour cela, mais j'en prendrai une autre, et montrerai que je veux défendre et garder la couronne de Portugal, à laquelle j'ai droit, je le soutiens à mes amis et à mes ennemis, par la succession de monseigneur mon frère.

» À ces paroles, un Portugais répondit au nom de tous ceux qui comprenaient la langue dans laquelle elles avaient été prononcées :

» – Sire roi, grâce et merci au nom de tous !... Vous venez de nous admonester sagement et doucement. Vous avez eu raison de compter sur nous : quelque chose qu'il arrive, nous ne quitterons cette place, que nous avons choisie, que morts ou vainqueurs. Or, montez sur un endroit élevé, afin que chacun puisse vous voir et vous entendre, car tous ne vous ont pas vu et

entendu. Puis, s'il y en a un de nous qui n'ose attendre la bataille, donnez-lui son congé de partir, et qu'il parte, car un mauvais cœur en décourage à lui seul deux douzaines de bons.

» – Bien, répondit le roi, je vais faire ainsi que vous dites.

» Et, sur l'heure, il choisit deux chevaliers de Portugal pour aller de rang en rang savoir s'il y avait quelqu'un qui voulût quitter la bataille. Mais les chevaliers revinrent au roi sans en avoir trouvé un seul dont le cœur fût faible, dans les huit mille qu'ils étaient.

» – Tout va au mieux, dit le roi.

» Cependant les coureurs castillans, gascons et français, s'étaient avancés de leur côté sans avoir été découverts, et avaient vu toutes les dispositions de leurs ennemis. Ils s'en étaient alors retournés vers le roi, disant :

» – Sire, nous avons vu les Portugais. Selon ce que nous pouvons juger, ils sont de huit à dix mille. Probablement, de leur côté, ils ont eu nouvelle de notre force ; car ils se sont retirés

vers l'église d'Aljubarota, qui est située sur une montagne, et s'y sont fortifiés. Maintenant, celui qui voudra les avoir les trouvera là.

» Alors le roi de Castille assembla son conseil, comme avait fait le roi de Portugal, et spécialement les barons et chevaliers de France, leur demandant ce qu'ils croyaient bon de faire.

» – Sire roi, répondit en espagnol messire Regnauld de Limousin, qui parlait cette langue comme la sienne, tant il était resté longtemps en Castille, ce m'est avis qu'il les faut attaquer sur l'heure ; car, voyant notre force, ils pourraient profiter de la nuit pour se retirer, ou demain les gens du pays, qui vous haïssent comme Castellans, et nous comme Français, pourraient accourir de tous points, et les renforcer de manière que ce seraient eux alors qui se trouveraient les plus nombreux. Je vous conseille donc, sire roi, puisque vous savez où ils sont, que vous ordonniez vos batailles, et que nous allions le combattre, tandis que nos gens sont pleins d'ardeur et disposés à bien faire.

» Je veux faire selon que vous me conseillerez,

dit le roi, et que, si quelques-uns veulent être faits chevaliers, ils sortent des rangs et viennent à moi : je leur donnerai l'ordre en l'honneur de Dieu et de saint Georges.

» Alors sortirent des rangs messire Bertrand de Barège, messire Pierre de Valence, messire Geoffroy de Parthenay et messire Yvain de Foix, votre fils ; et, là, ils furent faits chevaliers de la main du roi.

» Alors s'avancèrent vers le roi le sire de Lignac, qui était Gascon, et le sire Guillaume de Mondigny, qui était Français, armés de toutes pièces, à l'exception du casque.

» – Sire roi, lui dirent-ils, nous sommes étrangers, et de lointain pays, venus sans autre espoir de récompense que celui d'acquérir honneur et renom par nos apertises et faits d'armes. Vous plairait-il nous accorder la grâce que nous ayons la première bataille ?

» – Je vous l'accorde, dit le roi, au nom de Dieu et de monseigneur saint Jacques.

» Et les Castillans murmuraient, disant :

» – Regardez, regardez comme notre roi se confie à tous les Français et à tous les Gascons : ils ont la première bataille, et ne nous estiment pas assez pour nous appeler. Ils font leur fait à part eux, nous ferons le nôtre à part nous.

» Et comme les murmures s'étendirent par toute l'armée, six des plus notables Castellans s'approchèrent du roi, et, prenant la parole au nom de tous, un d'eux dit :

» – Très noble roi, nous voyons, à des signes apparents et certains, que nous aurons aujourd'hui rencontre avec nos ennemis. Dieu vous donne la victoire comme nous le désirons ! Mais, avant de combattre, nous voulons savoir de vous-même en quelle compagnie il vous plaît le plus d'être, ou avec nous qui sommes vos féaux sujets, ou avec les Français et les Gascons, qui vous sont étrangers.

» – Beaux seigneurs, dit le roi, j'ai accordé, il est vrai, la première bataille aux chevaliers et écuyers de France pour leur faire honneur ; mais à vous j'accorde ma personne, et vous la donne à garder pour vous faire droit.

» – Ainsi ferons-nous, monseigneur, répondirent-ils, et nous ne vous manquerons qu'à la mort.

» C'est ainsi que le roi demeura parmi les courtisans, et que messire Regnauld de Limousin eut la première bataille.

» Ces ordonnances prises, l'armée se mit en marche ; et il était l'heure de vêpres, à peu près, quand l'avant-garde arriva devant l'église d'Aljubarota. Elle était composée de deux mille lances ; et, dès qu'elle aperçut les Portugais, les chevaliers se serrèrent les uns contre les autres, s'ordonnant en gens qui connaissent leur besogne. Puis, mettant leurs chevaux au pas, ils s'approchèrent des retranchements jusqu'à la portée des traits. Alors ils mirent leur lance en arrêt, et, s'assurant sur leurs arçons, ils s'élançèrent au galop sur le camp improvisé et si habilement fortifié par les Anglais. Là, il y eut une dure rencontre, car les archers et les arbalétriers d'Angleterre commencèrent à leur lancer des flèches et des traits en si grande quantité, que les chevaux des Français et des

Gascons en étaient tout hérissés, si bien, qu'ils se cabraient de douleur et se renversaient les uns sur les autres. Ceux qui parvenaient jusqu'à l'entrée trouvaient là les gens d'armes anglais tenant au poing des lances affilées de fer de Bordeaux, qui est le fer le meilleur et le plus sûr qui se puisse trouver, de sorte qu'ils perçaient d'outre en outre boucliers, cuirasses et corps. Dès les premiers coups, tombèrent le sire de Giac, qui fut fait prisonnier et dont la bannière fut prise ; messire Jean de Riec, ambassadeur des Français, qui, malgré ses soixante-huit ans, avait voulu être des premiers à la bataille ; et cela ne fut pas leur faute, ni parce qu'ils ne firent point en braves, mais leurs chevaux étaient tellement criblés de flèches, qu'ils s'affaiblissaient, et, pour ainsi dire, fondaient sous eux. Ce fut là que les Portugais reconnurent les bons conseils de leurs alliés, qui avaient gagné presque toutes leurs victoires par cette tactique. Ils en devinrent plus braves et plus légers. À leur tête combattait, ainsi qu'il l'avait promis, le roi de Portugal. Sa bannière était portée devant lui, et il était monté sur un grand coursier, tout armé de ses armes. À chaque

nouvelle charge des Français et des Gascons, il se précipitait le premier à leur rencontre en criant :

» – Notre-Dame de Portugal ! en avant, bonnes gens d’armes ! Ou je ne m’y connais pas, ou, tant qu’ils sont, ils sont à nous. Laissez-les passer, et plus il y en aura, plus nous en aurons.

» En effet, autant il en entraît dans le chemin, autant étaient morts ou prisonniers. Car, si le roi réconfortait bravement ses gens, de leur côté ils soutenaient bravement le roi.

» Or, ce fut là que les Espagnols firent ce qu’ils avaient dit, laissant les Français et les Gascons porter tout le poids de la bataille, ce dont ils seront un jour fort blâmés. Et, cependant, à une lieue à peine était le roi avec vingt mille Castellans, qui, s’ils étaient venus assiéger les Portugais d’autre part, auraient bien pu changer la face de la besogne. Mais, tout au contraire, ils se tinrent cois, en disant :

» – Ces Français et ces Gascons sont si vaniteux et si hautains ! Ils ont voulu avoir l’honneur de la journée ; qu’ils le gagnent à leur manière, nous ne les en empêcherons pas !

» Ils les laissèrent donc combattre ainsi jusqu'à l'heure de cinq heures sans venir à leur aide, et, à cette heure, ils étaient tous prisonniers, blessés ou morts... Cependant, comme le roi se doutait de ce qui se passait, il voulait avancer ; mais ils lui disaient :

» – Monseigneur, c'est inutile ; les chevaliers de France et de Gascogne ont battu vos ennemis.

» – N'importe ! disait le roi, avançons un peu.

» Mais eux faisaient cent pas et s'arrêtaient de nouveau sans qu'il fût possible de les faire aller plus loin.

» Enfin le roi de Castille vit revenir à lui un messenger criant :

» – Sire roi, avancez au nom de votre couronne ! La bataille est mauvaise à Aljubarota. Ceux de l'avant-garde sont tous morts ou pris, les trépassés n'ont d'espoir qu'en Dieu, et les prisonniers qu'en vous. Or, sus, sire roi, avancez, avancez !

» À ces nouvelles, le roi de Castille vit bien qu'on avait trompé. Et, mettant son cheval au

galop sans écouter ce qu'on pouvait lui dire, il s'élança vers Aljubarota, criant :

» – Chevauchez, bannières ! au nom de Dieu et de saint Georges ! À la rescousse, à la rescousse !

» Mais déjà il était tard, et le soleil était sur le point de se coucher, de sorte que quelques Castillans, qui craignaient qu'on n'arrivât pas assez tôt pour sauver la chevalerie de France occupée à mourir pour la Castille, conseillaient qu'on attendît le matin, s'appuyant sur ce que la nuit était proche. Mais le roi ne voulut rien entendre et continua de chevaucher, répondant à ceux qui lui conseillaient de revenir :

» – Laisserons-nous nos ennemis, qui sont lassés, se reposer et se rafraîchir ? Qui donne tel conseil n'aime pas mon honneur !

» Cependant les Portugais, qui croyaient en avoir fini pour cette journée, s'aperçurent qu'elle était commencée à peine. Le roi de Castille leur arrivait à son tour avec ses vingt mille hommes, et tout l'honneur de la bataille était remis une seconde fois à la volonté de Dieu ; alors, jetant

les yeux autour d'eux, ils virent qu'ils avaient bien deux mille prisonniers, et ils pensèrent que, si au moment où ils seraient attaqués en face, les prisonniers se rebellaient par-derrière, tout serait perdu à l'instant. Cela fit prendre au roi une dure résolution ; mais la nécessité est ainsi faite que, là où elle se présente, rien ne lui résiste. L'ordre fut donné à chacun de mettre à mort les prisonniers.

» Alors commença une boucherie et non plus une bataille. Aucun n'échappa, si vaillant, si noble, si gentil ou si riche qu'il fût. Chevaliers, barons, écuyers, tout fut tué sans merci ni miséricorde. Ni prière ni rançon n'y faisaient. Il y allait de la vie pour ceux qui mettaient à mort. Si quelques Portugais voulaient défendre ceux de leurs captifs avec lesquels ils avaient déjà débattu le prix de la rédemption, les Anglais, qui avaient surtout poussé de cette mesure, les leur arrachaient des mains, disant qu'il valait mieux vivre que d'être occis, et que nul, au moment du combat, ne pouvait avoir confiance en la parole d'un ennemi. Or, regardez la grande mésaventure, car ils tuèrent bien, ce samedi au soir, de bons prisonniers dont ils auraient eu

quatre cent mille francs au moins l'un dans l'autre.

» Cette besogne de bourreaux était à peine terminée, qu'il leur fallut revenir à celle de soldats ; il était temps qu'ils eussent fini derrière eux. Le roi de Castille arrivait à grande course avec toute son assemblée, bannières au vent, et montée sur des chevaux armés comme leurs cavaliers. Les Portugais conservèrent le même ordre de bataille, répandant les archers et leurs arbalétriers sur les deux côtés du chemin, qu'ils avaient laissé libre pour entrer dans le camp, et plaçant à l'extrémité de ce chemin, pour recevoir le choc, leurs meilleurs prud'hommes et leurs plus braves chevaliers, commandés par le roi lui-même. Cependant le carnage que firent les traits et les flèches fut moins grand parmi l'armée castillane qu'il n'avait été dans l'armée française, vu la couverture des chevaux.

» Les Espagnols entrèrent donc dans le camp, criant : 'Castille ! Castille !' et animés de grand espoir.

» Ne sachant pas l'issue de la bataille et le

massacre qui l'avait suivie, ils comptaient que les prisonniers profiteraient de leur attaque pour se révolter. Mais, en cela, ils se trompaient ; les prisonniers étaient morts et n'avaient plus de secours à recevoir ni à donner.

» Les nouveaux assaillants furent aux haches et aux lances, tandis que, des deux côtés, les archers et les arbalétriers faisaient pleuvoir à foison sur eux les flèches et les traits. Ce fut là que le roi de Portugal tint la parole qu'il avait donnée en changeant deux fois de lance, deux fois d'épée, et deux fois de hache. Cependant, les Espagnols étaient étonnés de ne rien voir de l'avant-garde, et de ne pas en entendre parler davantage que si elle fût évanouie comme une fumée.

» Trois fois ils furent repoussés hors des retranchements, trois fois ils revinrent à la charge. Enfin, le roi de Portugal sauta à bas de son cheval, se fit donner une masse ; et, là, le premier, il abattit de sa main don Gomez de Mendoce, et le grand maître de Calatrava et son frère, de sorte que, comme la nuit tombait, les

Espagnols furent pour la troisième fois repoussés jusqu'au bas de la montagne d'Aljubarota.

» Ce fut alors que le roi de Castille eut des nouvelles de l'avant-garde, et apprit qu'elle avait été entièrement détruite ; que son maréchal Regnauld de Limousin était mort, et que, de toute cette belle chevalerie qui l'était venue aider de France, pas un homme n'était debout. En même temps, il voyait fuir ses gens de tous côtés, et les Portugais qui se laissaient rouler sûr eux comme une avalanche. Alors les plus fidèles l'entourèrent, lui disant :

» – Monseigneur, partez vous-même ; il est tard, vos gens fuient de tous côtés ; chacun cherche à se sauver. La fortune est aujourd'hui contre vous ; une autre fois, vous l'aurez meilleure ; partez, monseigneur, partez ; car voici les Portugais.

» Alors on amena au roi un cheval frais et qui n'avait point encore été monté de la journée ; c'était un coursier moresque, léger et rapide comme le vent. Le roi se mit promptement en selle, et, frappant des éperons, il revint à

Santarem, laissant sur le champ de bataille dix mille des meilleurs chevaliers de France et de Castille. Dieu veuille avoir leur âme !

» Les Portugais et les Anglais restèrent en armes toute la nuit, et, le lendemain au point du jour, le roi envoya de tous côtés des chevaucheurs par la campagne afin de savoir ce qu'étaient devenus les ennemis. Mais tous revinrent sans en pouvoir donner de nouvelles, et toute cette belle armée s'était fondue et évanouie comme une vapeur.

» Voilà, monseigneur le comte, continua le sire de Corasse, ce que j'avais à vous dire de la bataille d'Aljubarota, et vous pouvez en tenir les nouvelles comme certaines.

– Et, demanda le comte de Foix, vous dites, cher sire et ami, qu'elle a eu lieu hier ?

– Hier, à l'heure de vêpres, monseigneur.

– Et combien y a-t-il de lieues d'ici à Aljubarota ?

– Il y a, en lieues de Castille, deux cent cinquante lieues à peu près, en supposant que,

pour les faire en ligne droite, Dieu donnât à l'homme les ailes d'un oiseau.

– Et vous avez su ce matin tous les détails que vous me racontez ?

– Ce matin, un peu avant le jour, et je me les suis fait répéter deux fois, parce que j'ai pensé que vous en seriez curieux.

– Et vous avez eu raison, sire de Corasse, car c'est une grande et piteuse nouvelle pour la France et la Gascogne. Mais, dites-moi, vous avez donc des messagers qui chevauchent sur le vent ?

– Oui, j'en ai, répondit le sire de Corasse, et qui vont plus vite encore, monseigneur.

– Et les avez-vous, dites-moi, obtenus par art de nécromancie ?

– Non, monseigneur.

– Dites-moi comment cela s'est fait, Raymond, continua le comte, et je vous jure que je le cèlerai à tout le monde, et que, par honneurs, trésors ou torture, je n'en ouvrirai la bouche à âme qui vive.

– Je ne sais si je dois le faire, dit le sire Raymond.

– La chose vous a-t-elle été défendue par l'esprit ? répondit le comte.

– Non, monseigneur, dit le chevalier.

– En ce cas, reprit le comte, vous êtes libre, je vous écoute.

– Or, écoutez donc, répondit le sire de Corasse ; car, sur mon âme, je vais tout vous dire, monseigneur.

## IV

Le sire de Corasse parla donc au comte de Foix de la manière suivante :

– Il y a dix ans, à peu près, que j’avais devant le pape d’Avignon un grand procès avec un clerc de Catalogne nommé Martin, lequel était très instruit en fait de sciences occultes. C’était à propos de dîmes qu’il prétendait avoir le droit d’exiger sur mon domaine de Corasse, et qui pouvaient bien s’élever à la somme de cent florins par an. Soit qu’effectivement il eût une charte en bon état, soit prédilection pour l’Église, le seigneur pape lui donna raison et le jugea en son droit. Le clerc leva copie de la sentence, et chevaucha tant et si bien qu’il arriva en Béarn, afin de se mettre en possession. Mais j’étais prévenu, de sorte que je mis en armes tous mes écuyers et varlets, et que j’allai le recevoir dans une si belle assemblée, que jamais clerc n’en

avait vu venir une pareille au-devant de lui pour l'honorer. Bientôt je l'aperçus qui approchait, la bulle du pape à la main. Mais bientôt je lui fis signe de ne pas aller plus loin, et, m'avançant vers lui :

» – Maître Martin, lui dis-je, pensez-vous que vos lettres me fassent renoncer à un héritage qui m'a été légué par mon père, et cela tant que je pourrai le défendre par mon épée ? Si vous pensez ainsi, c'est grande erreur, messire et, si vous persévérez dans cette mauvaise entreprise, vous pourrez bien y laisser votre vie. Allez donc chercher ailleurs des bénéfices ; car, de mon héritage, beau clerc, tant que j'aurai le casque en tête et la cuirasse sur le dos, vous ne toucherez rien, et j'espère mourir et être enterré dans mon armure. Alerte donc ! et retirez-vous en Catalogne ou à Avignon, comme il vous plaira, mais videz le pays de Béarn, je vous le conseille.

» – C'est là votre dernier mot ? me répondit le clerc.

» – Non, ce n'est que l'avant-dernier ; le dernier sera : Assomme !

» – Sire chevalier, reprit alors avec plus de courage que je n'en attendais d'un homme de robe, par force, et non par droit, vous m'enlevez le revenu de mon église, et vous vous fiez sur ce que vous êtes fort dans le pays où vous êtes. Mais sachez que, de retour au couvent, je vous enverrai tel champion que vous n'en aurez jamais vu de pareil.

» – Allez au diable ! répondis-je, et envoyez-moi qui vous voudrez.

» Or, je crois qu'il y alla réellement comme je lui avais dit de le faire ; car, environ trois mois après, une nuit que je dormais tranquillement en mon lit, près de ma femme, il commença à se faire un grand bruit par tout le château. Alors ma femme, qui s'était réveillée la première, me saisit par le bras.

» – Qu'y a-t-il ? lui dis-je.

» – Entends-tu ? me répondit-elle.

» – Bah ! fis-je, c'est le vent.

» – Non, sire, ce n'est point cela ; écoutez. On dirait qu'on brise, qu'on ferraille... Mon bon

seigneur, ayez pitié de nous !

» Et ma femme se mit à prier et à trembler.

» En effet, c'était un bruit et un tempêtement comme je n'en avais oncques entendu. On eût cru que le château allait se fendre depuis les greniers jusqu'aux caves, puis de temps en temps, on venait frapper à la porte de la chambre de tels coups que ma pauvre femme en bondissait dans son lit. Je fus bien forcé d'avouer alors qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais, comme, si je faisais bruit, j'avais peur que mes chevaliers et varlets ne me prissent pour un visionnaire, je me tins coi et sans sonner mot. Au premier coup de l'*Angelus*, le tapage cessa ; alors je m'endormis un tant soit peu, et me levai à mon heure ordinaire.

» Je trouvai un grand assemblément de mes écuyers et varlets. Chacun avait entendu le bruit infernal qui avait eu lieu toute la nuit, et partout on trouvait traces des tapageurs. Toute la vaisselle de faïence était brisée, toute celle d'étain tordue, toute celle d'argent était noircie, comme si elle eût passé par la flamme de Lucifer.

Le reste du château était bouleversé de la même manière ; les ustensiles de cuisine étaient dans la grande salle d'honneur ; les meubles de la grande salle d'honneur étaient dans les bûchers, et les bûches et fagots étaient partout. Il y en eut pour toute la journée à remettre en ordre, et l'on n'avait pas encore fini la besogne, que la nuit était venue.

» Celle-ci fut pire encore que la première : les chiens hurlaient dans les niches, les chevaux hennissaient dans les écuries, les chouettes chantaient sur les arbres, les armures s'agitaient dans les salles d'armes, les meubles marchaient sur leurs quatre pieds, les poêlons dansaient sur leur queue ; c'était un sabbat diabolique. Ma femme pleurait, tremblait et priait, tout cela en même temps. Quant à moi, je sautai à bas de mon lit, et, tout en chemise et l'épée à la main, je m'élançai dans le corridor.

» – Qui est là ? criai-je ; qui fait tout ce tapage ?

» – Moi, répondit une voix.

» – Qui es-tu, toi ?

» – Je suis Orthon.

» – Eh bien, Orthon, qui t’envoie ?

» – Un clerc de Catalogne nommé Martin.

» – Et pourquoi t’envoie-t-il ?

» – Parce que tu as refusé de lui payer sa dîme, malgré le jugement du seigneur pape Urbain V ; de sorte que je ne te laisserai en paix que lorsque tu lui auras payé ce qui lui est dû, et qu’étant content, il me donnera mon congé.

» Je réfléchis un instant, puis il me vint une idée.

» – Orthon ! lui dis-je.

» – Hein ? fit la voix.

» – Écoute bien ce que je vais te dire.

»–Dis.

» – Le service d’un clerc est un pauvre service pour un gaillard comme toi, qui me parais alerte, dispos et entreprenant ; il rapporte trop de mal et pas assez de profit ; laisse là ton clerc et cherche un autre service.

» – Je n’aime pas à rester sans condition,

répondit la voix.

» – Eh bien, je t'en trouverai une, moi.

» – Où donc ?

» – Chez un brave chevalier qui a pourfendu plus d'ennemis que ton moine n'a de grains à son rosaire.

» – Ce chevalier est-il riche ?

» – Comme le roi.

» – Bon chrétien ?

» – Comme le pape.

» – Hem !... fit Orthon ; Sa Majesté le roi est en petite finance et le pape est excommunié ; tu ne t'engages guère.

» – Tu refuses ?

» – C'est selon.

» – Songe...

» – Comment s'appelle le chevalier ?

» – Raymond de Corasse.

» – C'est donc toi ?

» – C'est moi.

» – Veux-tu sérieusement ce que tu me dis ?

» – Sérieusement ; à une condition pourtant.

» – Laquelle ?

» – Tu ne feras de mal à personne, ni au-dedans, ni au-dehors.

» – Je ne suis point un méchant esprit, dit Orthon, et je n'ai point faculté de faire le mal. Tout mon pouvoir se borne à te réveiller pendant ton sommeil, ainsi que me l'a ordonné frère Martin.

» – Eh bien, laisse là ton méchant clerc.

» – Je veux bien.

» – Et tu seras mon serviteur.

» – C'est dit.

» Et, depuis ce jour ou plutôt depuis cette nuit, ce bon petit esprit, sans exigence et rétribution aucune, s'enamoura tellement de moi qui l'avais tiré des mains de son méchant clerc, qu'il ne se passe pas de semaine sans qu'il me visite.

– Et comment vous visite-t-il ? dit le comte de Foix qui accordait grande attention au récit du

sire Raymond.

– Toujours nuitamment, et lorsque je suis couché. Or, comme je suis gisant au bord, et ma femme dans la ruelle, il entre dans ma chambre.

– Par où ? interrompit le comte.

– Je n'en sais rien, sur ma foi, répondit le chevalier.

– C'est merveilleux, dit le comte ; continuez.

– Puis, venant au chevet de mon lit, il tire doucement mon oreiller ; alors je me réveille en disant :

» – Qui est là ?

» – C'est moi, Orthon, me répond-il.

» Eh bien souvent, dis-je :

» – Laisse-moi dormir.

» – Non pas, maître, me répond-il ; car j'ai nouvelles à t'apprendre, et je viens de loin pour te les dire.

» – D'où viens-tu ?

» – Je viens d'Angleterre, de Hongrie, de

Palestine ou d'un autre pays quelconque. J'en suis parti il y a deux heures, et voici quels événements me sont advenus.

» Alors, tandis que ma femme se cache sous la couverture, Orthon me raconte toutes nouvelles qu'il sait, et il les sait toutes, en quelque lieu du monde qu'elles arrivent. Par ainsi, ai-je su cette nuit la grande merveille de la bataille d'Aljubarota, et, pensant que vous étiez en grande inquiétude de votre fils Yvain, je suis venu vous donner avis qu'il est encore de ce monde. Si, au contraire, il eût trépassé, j'aurais fait dire des messes pour le salut de son âme ; mais j'aurais laissé à la renommée le soin de venir vous apprendre sa mort, et vous ne l'auriez sue que dans un temps, car il y a bien quinze jours de marche d'ici à la place où a été livrée la bataille.

- Cela est merveilleux, dit le comte de Foix.
- Cela est ainsi, répondit sire Raymond.
- Et votre messenger, a-t-il plusieurs maîtres ?
- Pour cela, je ne sais.

– Et dans quelle langue vous raconte-t-il ses histoires ?

– Dans le plus pur gascon que l'on puisse parler.

– Vous êtes bien heureux d'avoir un tel courrier qui ne vous coûte rien à loger, à habiller ou à nourrir, et je désirerais fort en avoir un pareil ; mais, si je l'avais, je le voudrais voir. Avez-vous jamais vu Orthon ?

– Jamais.

– Et vous n'avez pas eu désir de le voir ?

– Je n'y ai pas pensé.

– Or, il faut que vous le voyiez, sire de Corasse, et que vous me disiez comment il est, et s'il a forme de dragon, de quadrupède ou d'oiseau.

– Par ma foi, vous avez raison, monseigneur, et voilà que l'envie m'en vient comme à vous.

– Vrai ?

– Si vrai, qu'à la première occasion, je me mettrai en peine de le voir, et le verrai, je vous

promets, s'il a forme que les yeux d'un chrétien puissent distinguer.

Ces conventions faites, et comme il était trois heures du matin, les chevaliers se retirèrent chacun dans sa chambre ; et le lendemain, après le déjeuner, vers l'heure de tierce, le sire Raymond prit congé du comte de Foix, et se mit en chemin pour regagner son château de Corasse.

Il y était depuis trois nuits, et dormait comme d'habitude sur son lit, sa femme vers la ruelle et lui au bord, lorsqu'il sentit qu'on lui hochait son oreiller.

– Qui va là ? dit-il.

– Moi.

– Qui, toi ?

– Orthon.

– Que veux-tu ?

– Grande nouvelle te dire.

– Laquelle ?

– Le roi de Navarre est mort.

– Bah !

- C’est vrai.
- Il était encore jeune, cependant.
- Il avait cinquante-cinq ans, deux mois, vingt-deux jours, onze heures, dix-sept minutes.
- Et comment s’est faite la chose ?
- As-tu le temps de l’entendre ?
- Oui, certes.
- Or donc, je vais te le dire.

La femme du sire de Corasse se cacha sous la couverture, Orthon commença :

– Tu sauras donc que le roi de Navarre se tenait en la cité de Pampelune, lorsqu’il lui vint en imagination et volonté de mettre sur son royaume une taille de deux cent mille florins ; il manda donc son conseil, lui exposa la demande et lui dit qu’il voulait que ce fût ainsi. Le conseil n’osa dire non. Adonc furent aussitôt mandés à Pampelune les plus notables gens des cités et bonnes villes de Navarre ; tous y vinrent, nul n’ayant courage de refuser.

» Quand ils furent tous venus à la capitale, et

qu'ils furent assemblés au palais du roi, celui-ci leur exposa la cause pour laquelle il les avait convoqués et leur dit qu'il lui convenait d'avoir à cette heure, et pour des besognes pressées, la somme de deux cent mille florins ; qu'en conséquence il donnait ordre qu'une traite s'en fît, et que, pour acquitter cette taille, les grands paieraient dix livres, les moyens cinq livres et les petits une livre. Cette requête causa grand ébahissement parmi les notables ; car, l'année précédente, il y avait déjà eu une taille extraordinaire de cent mille florins, en raison du mariage de madame Jeanne, fille du roi, avec le duc de Bretagne, de sorte que la moitié de cette taille restait encore à payer.

» Les députés demandèrent alors un délai pour tenir conseil et délibérer. Le roi leur donna quinze jours ; les notables retournèrent en leurs villes et cités.

» Alors le bruit de cette taille énorme se répandit, et toute la Navarre fut en grand émoi ; car les plus riches étaient obérés des impôts merveilleux que décrétait à tout moment leur

souverain. Cela n'empêcha point qu'au jour fixe les quarante notables, revenus, de toutes les parties du royaume, ne se trouvassent de nouveau réunis dans la cité de Pampelune.

Le roi les assembla dans un grand verger du palais tout enclos de hauts murs ; et, quand ils furent entrés, il monta sur un siège et s'assit afin d'entendre la réponse de ses bonnes villes. Elle était unanime ; les notables envoyés par elles répondirent tous d'un accord qu'il n'était pas possible d'imposer une taille nouvelle, vu que la dernière n'était pas encore payée, et que le retard tenait à la pauvreté du royaume. Le roi leur fit répéter leurs discours comme s'il avait mal entendu, et, lorsqu'ils eurent fini :

» – Vous êtes mal conseillés, leur dit-il, délibérez encore.

» Et il sortit en les enfermant dans le verger, où il leur fit porter dans la journée du pain et de l'eau, juste ce qu'il leur en fallait pour les empêcher de mourir de soif et de faim ; ils demeurèrent ainsi sans abri au soleil pendant trois jours, et, chaque matin, on leur demandait s'ils

avaient délibéré, et, comme ils répondaient que non, on en prenait un au hasard et on lui coupait la tête.

» Le soir du troisième jour, le roi avait donné à souper à une belle demoiselle et amie dans une aile du château, et, comme il quittait la chambre de la dame pour rentrer dans la sienne, il fut pris de froid en passant dans un grand corridor, si bien qu'il gagna son appartement tout frileux, et dit à un de ses varlets :

» – Faites-moi tiédir mon lit, car je tremble de froid et me veux coucher et reposer.

» Le varlet obéit ; mais, quoiqu'il eût chauffé les draps avec une bassinoire d'airain, le froid allait toujours augmentant, de sorte que le roi, se sentant claquer les dents et croyant qu'il allait trépasser par la glace qu'il sentait dans la moelle de ses os, tenta d'un remède que lui avait indiqué un médecin de ses amis, à savoir : de se faire envelopper et coudre dans une couverture tout imbibée d'eau-de-vie. Il se roula dans le drap, que l'on trempa en tout point dans la liqueur, et un de ses varlets se mit à le coudre. Lorsque

l'opération fut finie, et, comme le roi commençait à sentir grand bien de ce remède, le varlet voulut rompre le fil de la couture ; mais, ce fil était trop fort et trop dur pour être facilement brisé, il en approcha la bougie de cire afin de la brûler. Or, le fil était imbibé d'eau-de-vie, de sorte que le feu y prit que c'était merveille et gagna le drap. En un instant, le roi de Navarre se trouva tout enflammé, et, comme il avait les pieds et les bras pris dans son linceul, il ne put ni se sauver ni s'éteindre. Ainsi fut-il brûlé, malgré ses cris, et trépassa cette nuit au milieu des malédictions.

– Ah ! fit le sire de Corasse, tu me racontes là une piteuse histoire.

– Elle est vraie, dit Orthon.

– Il faudra que j'en écrive demain matin au comte de Foix.

– N'as-tu pas autre chose à me dire ?

– Si fait.

– Quoi donc ?

– J'ai à te demander comment tu fais pour aller si vite.

– C’est vrai, dit Orthon, je vais plus vite que le vent.

– As-tu donc des ailes ?

– Non point.

– Et comment fais-tu donc pour voler ainsi ?

– Tu n’as que faire de le savoir.

– Orthon, dit le chevalier, je te verrais volontiers pour savoir un peu de quelle façon tu es fait.

La femme du sire de Corasse se mit à trembler plus fort que de coutume, et, ne pouvant résister à sa crainte, elle pinça son mari de telle manière, que celui-ci se retourna et dit d’une voix qui n’admettait pas la discussion :

– Tenez-vous tranquille, chère dame, car je suis le maître et ferai selon ma volonté.

La dame obéit, et ne toucha plus son mari ; mais on entendait ses dents claquer de la grande terreur qui s’était emparée d’elle.

– As-tu entendu ? dit le chevalier à Orthon, voyant qu’il ne répondait pas à sa demande.

– Oui, certes, dit l’esprit ; mais tu n’as que faire de me voir. Qu’il te suffise de m’entendre quand je t’apporte de grandes et vraies nouvelles.

– Pardieu ! reprit le sire, j’ai pourtant grande envie de te voir.

– C’est chose inutile, répondit l’esprit ; donne-moi congé que je m’en aille.

– Non, dit le chevalier insistant, car je t’aime bien, Orthon ; mais il me semble que je t’aimerais mieux encore si je t’avais vu.

– Eh bien, puisque tu le veux absolument, dit Orthon, la première chose que tu verras dans ta chambre demain, en sortant du lit, ce sera moi.

– Il suffit, dit le chevalier.

– Et maintenant, me donnes-tu congé ?

– Je te le donne.

Et le chevalier se retourna vers sa femme, qui tremblait toujours, la rassura et se rendormit.

Le lendemain matin, le sire de Corasse commença de se lever ; mais, quant à sa femme, qui n’avait pas dormi une seconde, elle fit la

malade et dit qu'elle resterait couchée tout le jour. Le chevalier insista, mais il n'y eut pas moyen de la décider ; elle avait peur de voir Orthon. Quant à sire Raymond, comme c'était tout son désir, il s'assit sur son lit et regarda de tous côtés, mais il n'aperçut rien. Alors il alla vers les fenêtres et les ouvrit, espérant qu'au grand jour il serait plus heureux ; mais il ne vit aucune chose qui pût lui faire dire : « Ah ! voici Orthon. » Il crut donc que son messenger lui avait manqué de parole, et il s'en alla à ses affaires. Sa femme n'entendant aucun bruit et n'apercevant aucune apparition, se décida à se lever, et la journée se passa tranquillement. Le soir venu, le chevalier et la dame se couchèrent ; puis, à l'heure de minuit, le sire de Corasse sentit qu'on tirait son oreiller.

– Qu'est-ce ?

– C'est moi.

– Qui, toi ?

– Orthon.

– Eh bien, Orthon, laisse-moi dormir

tranquille, car je n'ai plus confiance en toi, et tu es un bourdeur.

– Pourquoi cela ? dit l'esprit.

– Parce que tu devais te montrer à moi, et que tu ne l'as point fait, malgré tes promesses.

– Si, l'ai-je fait.

– Tu mens.

– Non point ; quand tu t'es assis sur ton lit, ne vis-tu pas quelque chose ?

– Où cela ?

– Sur le plancher de ta chambre.

Le chevalier réfléchit un instant.

– Oui, dit-il, c'est vrai, en m'asseyant sur mon lit, et en pensant à toi, je vis deux longs fétus de paille qui tournaient ensemble et s'agitaient comme des pattes de faucheux arrachées du corps.

– C'était moi, dit Orthon.

– Vraiment ! fit le sire de Corasse étonné.

– Oui, il m'avait plu de prendre cette forme.

– Eh bien, choisis-en une autre pour demain, dit le chevalier ; car j’ai si grande envie de te connaître, qu’il faut que je te voie.

– Tu seras si exigeant, que tu me perdras, dit l’esprit.

– Non pas, répondit le chevalier, quand je t’aurai vu une seule fois, tout sera dit.

– Tu le promets ?

– Je le jure.

– Eh bien, reprit Orthon, la première chose que tu verras demain en te levant et en entrant dans le corridor, ce sera moi.

– C’est dit, répondit le chevalier.

– Et maintenant, me donnes-tu mon congé ?

– Oui, de grand cœur, car je veux dormir.

Quand vint le lendemain, à l’heure de tierce, le sire de Corasse se leva, et, s’habillant rapidement, ouvrit la porte du corridor ; mais il n’y vit rien qu’une hirondelle qui, ayant son nid à l’une des fenêtres, avait passé par une vitre cassée. Or, l’oiseau, en voyant le sire de Corasse, vint voler

autour de lui. Comme il avait les hirondelles en haine, parce que dès l'aube elles le réveillaient par leurs gazouillements, il voulut la frapper avec une houssine qu'il tenait à la main ; mais il n'atteignit que le bout de son aile. L'oiseau poussa un petit cri plaintif et sortit par la même vitre qu'il était entré. Alors le sire de Corasse se promena plusieurs fois d'un bout à l'autre de son corridor, mais il ne vit rien sur le plancher, sur les murs ni au plafond qui pût être son messenger. Il s'en courrouça grandement et promit de le quereller la nuit suivante.

À l'heure mentionnée, le chevalier sentit qu'on lui tirait son oreiller ; cette fois, il ne demanda pas qui venait, car il était d'une si grande colère, qu'il n'avait encore pu dormir ; aussi débuta-t-il en disant :

- Ah ! te voilà de retour, diseur de mensonges.
- À qui en as-tu ? dit Orthon.
- À toi, méchant esprit, qui promets et qui ne tiens pas tes promesses.
- À moi ! dit Orthon ; tu as tort, je n'ai rien

promis que je n'aie tenu.

– Ne m'avais-tu pas promis que je devais te voir en entrant dans le corridor ?

– Eh bien, tu m'as vu.

– Je n'ai rien vu qu'une méchante hirondelle dont je ferai jeter bas le nid.

– Cette hirondelle, c'était moi.

– Bah ! fit le chevalier, c'est impossible !

– Si possible, que tu m'as donné un coup de houssine sur l'aile, dont j'ai encore le bras tout meurtri.

– C'est vrai, dit le chevalier ; pardonne-moi donc, mon pauvre Orthon, car je ne te veux pas de mal.

– Je n'ai pas de rancune, répondit l'esprit.

– Eh bien, si cela est, indique-moi comment je pourrai te voir demain.

– Tu y tiens donc toujours ? dit tristement la voix.

– Plus que jamais.

– Tu feras tant, sire chevalier, que tu me bouteras hors de ton service, et que je ne viendrai plus te visiter et te dire des nouvelles.

– Si fait, tu y viendras toujours, car tu ne m’en seras que plus ami et plus cher lorsque je t’aurai vu.

– Il faut faire tout ce que tu veux, dit Orthon.

– Oui, il le faut, répondit le chevalier.

– Eh bien, soit.

– Tu consens ?

– Oui, la première chose que tu verras demain en ouvrant la fenêtre de la salle à manger, dans la cour, ce sera moi.

– Eh bien, va-t’en à tes affaires, dit le chevalier, car je n’ai pas dormi encore, de chagrin de ne t’avoir pas vu, et j’ai sommeil.

Le chevalier se réveilla tard, car il s’était endormi à la minuit passée. Il lui prit aussitôt la crainte qu’Orthon n’eût pas la patience d’attendre et s’en fût allé. Il sauta donc à bas de son lit, traversa le corridor, courut à la salle à manger, ouvrit la fenêtre et fut fort émerveillé ; car dans la

cour il y avait, cherchant pâture parmi le fumier et les herbes, une grande laie de sanglier, plus grande qu'il n'en avait jamais vu, avec des tettes pendantes comme si elle eût nourri trente marcassins, et si maigre, qu'elle n'avait que les os et la peau, et que son museau, allongé comme une trompe, était tout grognant et tout assumé.

Lorsque le sire de Corasse vit cela, il fut fort ébahi ; car il ne put croire que ce fût son gentil messenger Orthon qui eût pris cette forme, mais bien pensa que c'était une truie sauvage qui s'était sauvée par famine de la forêt, et était venue chercher plus grasse pâture dans la cour du château. Or donc, comme il ne voyait pas volontiers chez lui un si piteux animal, il commanda ses gens et appela ses piqueurs, criant :

– Or tôt ! or tôt ! lâchez les chiens du chenil, et courez sus à cette laie, et qu'elle soit bravement pillée.

Les piqueurs et les varlets obéirent et lâchèrent la meute.

À peine les chiens eurent-ils vu la truie, qu'ils

s'élancèrent vers elle à grand courage et la gueule ouverte ; mais ils ne mordirent que le vent ; car, lorsqu'ils furent près d'elle, elle s'évanouit en fumée.

Jamais plus ne revit son gentil messenger Orthon, le sire de Corasse, qui mourut un an, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute, après l'aventure que nous venons de raconter.

Restait le comte de Foix, qui avait donné le conseil, et dont le fils Gaston reposait dans la chapelle des Frères-Mineurs d'Orthez, tandis qu'Yvain, son frère bâtard, guerroyait en Espagne.

## V

Or, six ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Le comte de Foix, après avoir fait comme d'habitude sa prière en son retraits, venait de descendre en sa salle à manger, où l'attendaient messire Yvain, qui était devenu un grand et beau chevalier ; messire Ernanton d'Espagne et messire Jehan Froissard le chroniqueur, que le chevalier Espaires de Lyon avait rencontré à Carcassonne et avait amené en sa compagnie jusqu'au château d'Orthez, où il avait été merveilleusement reçu du comte de Foix.

On venait de se mettre à table, lorsqu'un varlet entra dans la salle, et, se tenant près de la porte, attendit que son maître lui adressât la parole, quoiqu'on vît que bien évidemment il avait une nouvelle à annoncer ; au bout de quelques instants qu'il fut là, le comte l'aperçut.

– Ah ! ah ! fit-il, c'est toi, Raymonet ! Eh bien, quelle nouvelle ? Tu viens de loin, ce me semble.

– Du bois de Sauve-Terre, sur le chemin de Pampelune en Navarre, monseigneur.

– Quelle nouvelle en apportes-tu ?

– On y a vu la laie, monseigneur.

– Ah ! dit le comte en se retournant vivement, et crois-tu qu'elle y soit restée ?

– Oui, je le crois, monseigneur ; car elle y était depuis cinq jours, et, si elle y reste cinq jours encore, vous aurez le temps d'y aller, de la joindre et de la pourchasser à loisir.

– Oui, certes, j'irai, dit le comte, et nous verrons cette fois si elle m'échappera encore.

– Qu'est-ce que cette laie ? dit Froissard.

– Messire clerc, lui répondit le comte de Foix, vous qui prenez grand plaisir aux aventures de guerre, d'amour et de chasse, peut-être trouverez-vous en celle-ci quelque chapitre merveilleux à ajouter à votre chronique ; pour le présent, tout ce que je puis vous dire, c'est que je commence à

croire que cette laie est enchantée ; on la voit du jour au lendemain sur les points les plus opposés de mes comtés de Foix et de Béarn, et on a beau la pourchasser à outrance, jamais nul n'a pu la joindre ; au moment où l'on croit l'atteindre, elle disparaît comme si la terre manquait sous elle ; quelques-uns disent même l'avoir vue disparaître en fumée, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous ceux qui l'ont vue et poursuivie sont morts de malemort dans le courant de l'année.

– Vraiment ! s'écria Froissard, dont les yeux étincelaient de plaisir à l'idée d'une histoire de nécromancie. L'avez-vous vue, monseigneur ?

– Oui, certes, il y aura de cela demain un an ; c'était en la forêt de Carcassonne ; mais je ne fus pas plus heureux que les autres, je l'ai chassée toute une journée sans avoir pu la joindre ; le soir arriva et je la perdis.

– Et comment est-elle ? dit Froissard.

– Oh ! pour cela, c'est la truie la plus maigre que j'aie vue de ma vie, tant qu'elle n'a que la peau et les os, et avec cela le poil hérissé et de grandes tettes pendantes. Bref, j'ai bien chassé

bêtes sauvages et carnassières, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cinquante-neuf, où je suis arrivé ; mais je n'ai jamais vu animal qui puisse lui être comparé.

– Croyez-moi, monseigneur et père, dit Yvain en secouant la tête, n'y allez pas.

– Et pourquoi cela, beau fils ?

– Rappelez-vous ce qui est arrivé à monseigneur Pierre de Béarn, mon oncle, pour avoir chassé et mis à mort un ours.

– Et que lui est-il arrivé ? dit Froissard, toujours à l'affût des nouvelles.

– Folies que tous ces récits ! interrompit Gaston Phœbus, d'un accent dans lequel perçait cependant quelque inquiétude.

– Il lui est arrivé, continua Yvain laissant un intervalle de silence entre les paroles de son père et les siennes, et cela est chose sûre, monseigneur, car elle m'a été racontée à moi-même, en Espagne, après la bataille d'Aljubarota, par la comtesse Florence de Biscaye, sa femme, laquelle était nièce de don Pierre le Cruel ; – il lui

est arrivé qu'un jour un de ses piqueurs est venu lui dire, comme cet homme vient de le faire pour nous, qu'il y avait dans une forêt des Pyrénées un ours merveilleusement grand, et qui, près d'être forcé, s'était retourné et avait parlé aux chasseurs, ce dont tout le pays avait eu si grand effroi, que nul n'osait plus le relancer ni le poursuivre. Alors Pierre, qui était, comme monseigneur, trop aventureux de sa personne, attendu qu'il était du même sang paternel, dit :

» – Si personne ne le chasse, je le chasserai, moi.

» Et, telle chose qu'on pût lui dire, ne se départit point de sa résolution. Adonc, il partit avec sa meute et ses piqueurs, et chevaucha tant, qu'il arriva devers la forêt désignée, et qu'à peine y fut-il entré, il y trouva l'ours. Aussitôt les piqueurs découplèrent les chiens, et la chasse commença ; mais l'ours se lassa bientôt de faire cette course ; il s'accula contre un arbre, et, là, joua si merveilleusement des pattes, qu'en moins d'un instant il étouffa et blessa le tiers de la meute, ce dont mon bel oncle entra dans une

grande colère, et, tirant une épée de Bordeaux qu'il portait ordinairement en bataille, car elle était de si fin acier, qu'elle ouvrait les cuirasses les plus fortes, il s'en vint à l'ours et l'attaqua corps à corps, comme il eût fait d'un brigand. La lutte fut longue, car il avait recommandé à ses gens, sur leur âme, que pas un d'entre eux ne vînt à son aide, à moins qu'ils ne le vissent renversé sur le dos comme un lutteur vaincu et au moment d'être occis par son terrible adversaire. Mais il fit tant et si bien, que ce fut lui qui renversa et non l'ours ; de sorte qu'il s'en revint triomphant à son château, ramenant en triomphe l'animal mort, qu'il faisait porter devant lui. Or, il advint qu'à la première couchée, et comme les varlets et les chambellans du comte dormaient dans la chambre et dans l'antichambre, ils le virent tout à coup se lever au milieu de la nuit, et, quoiqu'il eût les yeux fermés, aller droit à son épée, qui était sur son fauteuil, puis, la tirant du fourreau, marcher contre une figure qui était peinte en la tapisserie, et la poignarder avec fureur, comme s'il eût eu affaire à un Sarrasin d'Égypte ou à un More d'Espagne ; et cependant, tous les chambellans et

les varlets étaient tout tremblants, craignant que cette fureur ne se tournât contre eux ; mais, pour cette nuit, ils en furent quittes ainsi. Lorsqu'il eut poignardé sa tapisserie, messire Pierre de Béarn remit son épée au fourreau et s'en retourna devers son lit, où il se coucha et dormit le reste de la nuit, comme si rien n'était arrivé.

» Le lendemain, les serviteurs du comte, qui lui étaient fort attachés, ne sonnèrent mot de ce qui s'était passé, espérant que l'événement qui venait d'arriver n'était rien autre chose qu'un rêve ou vapeur causée par l'agitation qu'avait causée à messire Pierre de Béarn son combat avec l'ours ; mais, la nuit suivante, ce fut bien pis : comme on était arrivé à une autre couchée, et que, cette fois, il n'y avait pas de tapisserie à figures dans la chambre, messire Pierre s'en prit à son chambellan, et il s'en allait l'occire malgré ses cris et ses prières, lorsque deux écuyers vinrent à son aide, et, s'emparant du dormeur, le désarmèrent et le portèrent dans son lit, où ils le maintinrent de force et malgré lui une partie de la nuit, et, pendant tout cela, il parlait et agissait, les yeux fermés.

– Encore était-il bien heureux qu’il ne fût pas de votre force, messire Ernanton, interrompit Gaston Phœbus en se retournant vers le chevalier qui portait ce nom ; car il faut que je vous conte mon histoire aussi, messire Jehan Froissard. Pardon, Yvain, tu reprendras la tienne après.

– Faites, monseigneur.

– Je vous dirai donc qu’un jour de Noël, comme je tenais grande fête et assemblée nombreuse de chevaliers en ce même château ou nous sommes, il arriva qu’en sortant de dîner, nous montâmes sur la galerie, dont l’escalier est large, et où l’on arrive, comme vous avez pu voir, par vingt-cinq marches ; or, dans cette galerie, il y a une cheminée où l’on fait du feu quand je suis au château, mais jamais autrement. Donc, ce jour, par hasard, quoique le Béarn soit un pays de bois, se trouvait la cheminée petitement chauffée et m’en plaignis tout haut devant mes écuyers et pages, car il faisait grand froid ; par hasard, en ce moment, messire Ernanton regardait par une fenêtre une quantité d’ânes chargés de bûches.

» – Ah ! ah ! dit-il, monseigneur, vous

manquez de bois, eh bien, attendez un instant, et vous allez en avoir.

» Alors il descendit, et nous nous tournâmes vers la porte ; car nous le savions jovial et bon compagnon, et nous nous attendions qu'il allait faire quelque jonglerie à sa manière. En effet, au bout d'un instant, nous le vîmes portant un âne tout chargé sur ses épaules.

» – Tenez, monseigneur, dit-il, voilà la chose que vous avez demandée ; seulement, comme le bois était attaché sur l'âne, j'ai pris l'âne pour ne pas vous faire attendre.

» Il ne faut pas demander si nous rîmes grandement et si nous nous émerveillâmes de sa force, et comment tout seul il avait, chargé d'un si lourd fardeau, monté vingt-cinq degrés ; j'avais donc raison de dire, vous en conviendrez, messire Jehan, qu'il fut bien heureux que les chambellans et varlets eussent affaire à mon frère Pierre de Béarn, et non à messire Ernanton d'Espagne.

– Monseigneur, répondit Froissard, puisque c'est vous qui me racontez ce fait, c'est la vérité, et je le consignerai dans mes chroniques,

quoiqu'il soit étrange et incroyable ; mais, à cette heure, ne pourrions-nous pas revenir à l'aventure de Pierre de Béarn et de son ours, dont je ne suis pas moins curieux ?

– Si fait, messire, et volontiers. Va donc, Yvain, je te donne congé de continuer.

– Donc, puisque vous le permettez, monseigneur et père, je vous dirai que, le lendemain, messire Pierre rentra dans son château, où l'attendait madame Florence de Biscaye, sa femme ; mais, dès qu'elle vit l'ours, elle s'évanouit et perdit voix, car elle le reconnut pour être celui que son père avait chassé un jour dans le même bois où son mari avait tué celui-ci. Or, se trouvant pressé par le comte de Biscaye, qui le poursuivait seul, toute la chasse ayant tiré d'un autre côté, l'ours se retourna, et, prenant une voix humaine, il lui dit :

» – Tu me chasses, mais mal t'en arrivera, et tu mourras de mauvaise mort.

» En effet, un an, jour pour jour, après cette menace, le comte de Biscaye étant tombé en la disgrâce de Pierre le Cruel, celui-ci le fit décoller,

et cela sans cause apparente, et comme pour accomplir seulement la prédiction de l'ours maudit. Or, la comtesse raconta la chose à son mari, qui en rit d'abord et voulut faire clouer à sa porte la tête et les pattes de l'ours ; mais, lorsque les chambellans et les varlets eurent raconté à leur tour ce qui s'était passé pendant les deux dernières nuits, et comment messire Pierre de Béarn avait été tourmenté par des rêves et visions, il commença à tenir moins ferme, et permit que l'on enterrât les pattes et la tête de l'ours au lieu de les clouer à sa porte ; ce qui fut fait dans la journée.

» Le soir, messire Pierre de Béarn ordonna à ses chevaliers d'emporter son épée avec eux, et de ne laisser aucune arme dans sa chambre ; mais il n'en eut pas meilleure chance. La nuit, ses chambellans furent éveillés par de grands cris ; messire Pierre de Béarn étouffait la comtesse dans ses bras, et ce ne fut qu'à grand-peine qu'ils la lui retirèrent. Le lendemain, elle partit comme si elle allait en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, emmenant Pierre, son fils, et Adrienne, sa fille ; mais, au lieu de se rendre où elle avait dit,

elle s'achemina vers le roi de Castille pour lui demander asile et protection, et ne revint plus ni en Biscaye ni en Béarn.

» Quant à messire Pierre, ses visions continuèrent ainsi chaque nuit, sans qu'il se souvînt jamais au matin de ce qui s'était passé pendant son sommeil. On voulut continuer de lui retirer son épée ; mais alors c'était bien pis encore, car, n'ayant plus rien avec quoi frapper, et croyant sans doute dans son rêve avoir besoin d'une arme pour se défendre, il faisait un tel sabbat, que l'on eût cru que tous les diables de l'enfer étaient avec lui.

» Il y avait déjà un an que les choses duraient ainsi, lorsque messire Pierre, qui ne pouvait plus trouver ni chambellans, ni varlets pour rester à son service, envoya quérir, au couvent des Frères-Mineurs à Pampelune, un moine très renommé sur le fait des possessions, et qui avait fait en exorcisme des choses tout à fait miraculeuses ; il se nommait frère Jean.

» Frère Jean se rendit à la requête de messire Pierre, et vint au château. Là, il se fit raconter de

point en point la chose, et comment elle s'était passée, tant autrefois pour le comte de Biscaye que pour messire Pierre de Béarn ; puis il demanda ce qu'on avait fait de l'ours, et il lui fut répondu qu'on en avait abandonné le corps aux chiens pour en faire curée ; que, quant à la tête et aux pattes, messire Pierre les avait rapportées triomphalement pour les faire clouer à la porte de son château, mais que, sur les instances de sa femme, il avait fini par les laisser enterrer au pied d'un arbre de la forêt. Frère Jean parut satisfait de ces explications, et ordonna à messire Pierre de se mettre en neuvaine. En effet, messire Pierre, pendant neuf jours, pria, jeûna comme s'il était en carême, ne buvant que de l'eau, ne mangeant que du pain, et disant chaque jour cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le soulagement des âmes du purgatoire, et frère Jean jeûna et pria tout ce temps avec lui, se mortifiant comme si c'était lui qui avait commis la faute. Enfin, la pénitence terminée, on fit venir l'homme qui avait enterré la tête et les pattes de l'ours, et on lui demanda s'il se rappelait bien la place où il avait fait l'inhumation ; il répondit que oui certainement :

alors on commanda tout ce qu'il y avait de prêtres et de chapelains au château et dans les environs ; puis, lorsque le cortège fut prêt, on se mit en marche, guidé par le paysan. Derrière lui venait messire Pierre, en chemise, pieds nus, et portant un cierge à la main. Arrivé à l'endroit désigné, on répéta en chœur les litanies des saints et les prières de délivrance puis, les prières finies, frère Jean ordonna au paysan de creuser la terre, et, à la place où il avait mis la tête et les pattes d'un ours, il retrouva la tête, les mains et les pieds d'un homme.

» Or il n'y avait pas à s'y tromper, car, pendant le combat, messire Pierre avait presque ouvert la tête de son adversaire d'un grand coup d'épée, et l'on retrouva la même blessure sur le crâne.

» Vous voyez bien, monseigneur et père, continua Yvain, que mieux serait, je crois, de laisser là cette laie enchantée et de profiter de l'exemple de votre frère messire Pierre de Béarn.

– Que pensez-vous de cette histoire, notre hôte ? dit le comte de Foix à Froissard.

– Gentil comte, répondit Froissard, j’y crois sincèrement, et j’en ai entendu raconter, et plus d’une, qui avait ressemblance avec elle. Nous trouvons en l’écriture qu’anciennement les dieux et déesses changeaient à leur plaisir et selon leur volonté les hommes en bêtes et en oiseaux, et ainsi faisaient des femmes. Il n’est point, monseigneur, que vous, qui êtes savant plus que clerc qui soit au monde, n’ayez entendu parler de l’histoire du chevalier Actéon.

– Non pas, doux maître, répondit Gaston Phœbus ; contez-m’en le conte, je vous en prie.

– Volontiers, reprit Froissard ; et ainsi ferai-je à l’instant, monseigneur, puisque tel est votre bon plaisir.

» Or, selon les anciennes écritures, nous trouvons écrit que le seigneur Actéon était un noble, brave et gentil chevalier de Grèce qui, comme vous, monseigneur, aimait avant tout le plaisir de la chasse. Donc, il advint qu’une fois qu’il chassait dans les bois de la Thessalie, il se leva devant ses chiens un cerf merveilleusement grand et beau, qu’il chassa tout le jour. Piqueurs,

écuyers et chiens l'avaient perdu, et lui seul suivait encore la trace, lorsqu'il arriva à une clairière tout enclose de bois et environnée de grands arbres. Dans cette clairière, le chevalier Actéon ayant entendu des cris et des voix de femme, descendit de son cheval et entrouvrit doucement les buissons : il aperçut alors une grande fontaine dans laquelle se baignait à la vesprée une dame merveilleusement belle et entourée de ses servantes. Or, cette dame était Diane, la déesse de la chasteté, et ces femmes qui s'ébattaient à l'entour de leur reine, les nymphes et les naïades, habitantes de la forêt où chassait le gentil chevalier. Bien vous pensez, monseigneur, qu'Actéon, à cette vue, ne s'en retourna point en arrière. Il fut tout à coup aperçu de la déesse Diane, qui aussitôt poussa un cri. À ce cri, toutes les nymphes et naïades se retournèrent, et, voyant un homme qui les regardait ainsi, se pressèrent vergogneuses et rougissantes tout autour de leur maîtresse, cachant les beautés d'une seule avec toutes leurs beautés. Alors, au milieu de ce gentil groupe, la déesse Diane éleva la tête et la voix, disant :

» – Actéon, celui qui t’a envoyé ici ne t’aime guère ; car, attendu que je ne veux pas que la bouche d’un homme se puisse vanter de m’avoir vue ainsi, moi et mes femmes, je veux qu’à l’instant tu prennes la forme du cerf que tu as chassé aujourd’hui.

» Et aussitôt Actéon fut changé en l’animal qu’avait dit la déesse Diane, et se mit à courir par les bois, où ses chiens, qui avaient perdu la chasse de l’autre cerf, le retrouvèrent, et depuis le chassent jour et nuit sans qu’ils parviennent à le joindre, ni que lui se puisse délivrer de leur poursuite. Or, monseigneur, sans doute l’animal que tua messire Pierre de Béarn était quelque chevalier qui, ayant courroucé, comme l’avait fait Actéon, un dieu ou une déesse de son pays, avait été changé en ours, et accomplissait sa pénitence lorsqu’il fut tué. Voilà pourquoi le temps de sa pénitence étant fini, ou les prières du frère Jean ayant obtenu sa délivrance, on trouva la tête, les mains et les pieds d’un homme, au lieu de la tête et des pattes d’un ours.

– Messire, répondit le comte, votre explication

est bonne et valable mais, avec votre permission et celle d'Yvain, cela ne nous empêchera pas de chasser demain la laie, si Dieu nous donne vie d'ici-là ; adonc, nous partirons demain ; par ainsi, que chacun se tienne prêt pour l'heure de *l'Angelus*.

## VI

Or, on savait que, lorsque monseigneur Gaston Phœbus avait pris une résolution, il ne s'en départait en aucune manière. Chacun se trouva à l'heure dite au rendez-vous qu'il avait donné, moins messire Jehan Froissard, qui, se plaisant peu au plaisir de la chasse, resta au château afin d'écrire les différentes histoires qu'on lui avait racontées, tant sur la route de Carcassonne à Pamiers, que depuis qu'il était arrivé à Orthez.

La cavalcade se mit en route, suivie des piqueurs qui menaient la meute. La cavalcade se composait de toute la maison du comte : chevaliers, écuyers, chambellans et varlets ; la meute se montait à seize cents chiens, car le comte était très luxueux sur l'article de la vénerie. À huit heures du matin, on aperçut le bois de Sauve-Terre, qui était situé sur la route de Pampelune. Arrivé à la lisière, on fit halte ; alors

Gaston Phœbus, voulant essayer les chiens que lui avait envoyés le comte de Blois, ordonna à quatre piqueurs de prendre Tristan, Hector, Brux et Roland, et de se mettre en quête de la laie. Au bout d'un quart d'heure, Hector l'avait rencontrée. Les quatre piqueurs se réunirent, tracèrent une enceinte et renvoyèrent l'un d'eux annoncer au comte que la laie était détournée. À cette bonne nouvelle, le comte ordonna aussitôt de se mettre en route ; arrivé à la place où la trace s'enfonçait dans le bois, on mit les chiens sur les fumées, aussitôt, toute la meute donna de la voix, et, au bout d'un instant, la laie déboucha furieuse et le poil hérissé. À sa vue, le comte hua et sonna ; puis, mettant son cheval au galop, il s'emporta derrière les chiens, suivi de toute la chasse.

Pendant cinq heures, tout marcha pour le mieux, la laie allait au souhait de ceux qui la poursuivaient, se faisant battre merveilleusement et dans une circonférence de quatre ou cinq lieues ; mais, vers Basse-Nonne, elle prit un parti désespéré, cessant de ruser et piquant droit devant elle. Le comte, voyant que la chasse n'était pas

près de finir et que les chiens et les chevaux commençaient à se fatiguer, demanda un cheval frais et ordonna de lâcher tous les autres, jusqu'aux limiers qui avaient détourné. Les piqueurs obéirent, et la poursuite reprit à grand renfort de voix et de bruit de cors. Au bout de trois heures, il ne restait plus sur la voie qu'une centaine de chiens, parmi lesquels Brux, Tristan, Hector et Roland faisaient merveille ; et, derrière eux, le comte Gaston Phœbus, suivi à grand-peine des trois ou quatre chasseurs les mieux montés, parmi lesquels était messire Yvain ; tout le reste, chiens et cavaliers, avait perdu la voie ou était demeuré en route par cause de fatigue.

Deux heures encore la chasse se continua avec la même vigueur. Pendant ces deux heures, quatre-vingt-seize chiens faillirent et deux chasseurs s'égarèrent, de sorte qu'il ne resta que les quatre limiers qu'avait amenés Froissard, et messire Yvain, qui, ayant comme son père un cheval de rechange avait pu le suivre ; mais la compagnie ne fut pas longtemps si nombreuse ; au bout de deux heures de course, le cheval de messire Yvain s'abattit et ne voulut plus se

relever. Commençant alors à se douter qu'il y avait peut-être magie en cette vitesse infernale, il cria à son père de ne pas aller plus loin et de revenir avec lui ; mais le comte était tellement lancé, que, soit qu'il n'entendît pas les cris de son fils, soit que le vent emportât la réponse, messire Yvain n'y put rien et le vit disparaître au détour d'une route, ce dont il fut bien angoissé et dolent.

Quant au comte, il continua de poursuivre seul la laie maudite, que les chiens suivaient toujours à la même distance, sans paraître se fatiguer plus qu'elle. Pour le cheval, il semblait doué d'un instinct merveilleux, si bien que la laie avait beau prendre à travers bois et fourrés, lui, par des chemins et des sentiers, coupait toujours au plus court, de sorte que, de dix minutes en dix minutes, le comte la voyait traverser quelque route ou quelque clairière, et se remettait à sonner et à huer pour prévenir le reste de la chasse ; mais tout était égaré, chevaliers, piqueurs et chiens, de sorte que personne ne répondait, et c'était une chose bien triste, je vous le dis, que ces chiens qui chassaient sans donner de la voix, et ces

fanfares et ces cris qui mouraient dans les bois, sans que l'écho même leur répondît.

Le crépuscule vint ; le comte était si acharné à la poursuite, que l'obscurité qui commençait à se répandre ne put l'arrêter ; d'ailleurs, les yeux de la laie brillaient comme des flammes, si bien que, malgré sa couleur sombre, il la voyait passer dans la nuit, et, derrière elle, pareils à des ombres, les quatre limiers qui la suivaient toujours. Bientôt il n'en vit plus que trois, puis plus que deux, enfin plus qu'un seul. Tristan, Brux et Roland l'avaient abandonnée tour à tour. Restait Hector seulement, qui la suivait toujours à la même distance, et le comte, que son cheval emportait incessamment d'une égale ardeur.

Enfin, la laie parut se fatiguer, et Hector sembla gagner sur elle ; cela donna une nouvelle ardeur au noble animal et un nouveau courage au comte, qui hua et corna une dernière fois, puis, laissant retomber son cor de ses lèvres, reprit sa course fantastique au travers des bruyères et des halliers ; enfin, on arriva à une grande clairière au milieu de laquelle poussait un arbre solitaire

isolé. Hector gagnait toujours sur la laie, le cheval suivait toujours Hector, le comte pressait toujours son cheval ; enfin, la laie, ne pouvant plus aller plus loin, s'accula contre l'arbre. Hector se précipita courageusement dessus ; mais, au moment où il ouvrait la gueule pour faire sa prise, la laie jeta un grand cri et s'évanouit en fumée ; en même temps, le cheval du comte s'abattit pour ne plus se relever : il était au bout de ses forces et de sa vie. Le comte se dégagea de ses étriers, tira son couteau de chasse et courut vers l'endroit où s'était arrêtée la laie, ne pouvant croire à sa disparition ; mais, arrivé au pied de l'arbre, il chercha vainement, et ne vit rien qu'Hector, qui, désappointé d'avoir perdu la piste, levait la tête et hurlait piteusement.

Quel que fût son courage bien éprouvé, le comte ne put s'empêcher de ressentir un mouvement de crainte ; un frisson courut par tout son corps, et, comme Hector continuait de se plaindre, il lui imposa silence ; puis, regardant tout autour de lui pour chercher à s'orienter, et voyant qu'il se trouvait dans une partie de la forêt qui lui était entièrement inconnue, il monta sur

l'arbre pour voir s'il n'apercevrait pas aux environs quelque château, quelque maison ou quelque chaumière. En effet, arrivé au faîte, il vit parmi les arbres une lumière qui brillait comme une étoile ; cela lui fit grand plaisir, car il avait craint, d'abord, de n'avoir que la terre pour lit et le ciel pour dais. Ayant pris la direction de la lumière le plus exactement qu'il lui fût possible, il descendit de l'arbre et s'achemina vers elle, suivi d'Hector, qui, ayant perdu toute ardeur, cette fois, n'allait plus devant, mais suivait par derrière, la tête inclinée et la queue pendante.

Au bout de cent pas, le comte quitta la clairière et s'engagea de nouveau dans la forêt ; mais il avait si bien pris sa mesure, qu'il ne s'égara ni à droite ni à gauche, et piqua directement vers la lumière. Après une demi-heure de marche, il aperçut son étoile à travers le feuillage des arbres : il en continua son chemin avec une nouvelle ardeur ; puis, ayant fait cinq cents pas encore, à peu près, il se trouva devant un château dont une seule fenêtre était éclairée : c'était tout ce qu'il fallait pour indiquer qu'il était habité, et le comte n'en demandait pas

davantage ; car partout, en la marche d'Orthez, où allait frapper monseigneur Gaston Phœbus, il était certain qu'à son nom la porte s'ouvrirait avec joie et avec honneur.

Néanmoins, une chose qui étonnait le comte, c'est que, quoique éloigné à peine de trente lieues d'Orthez, en supposant même que la laie eût suivi une ligne droite, il ne connaissait point ce château, lequel cependant, autant qu'il en pouvait juger au clair de la lune qui commençait à se lever, paraissait parfaitement fort et merveilleusement beau. Il n'était pas non plus bâti si nouvellement que le comte n'eût point encore eu le temps d'en entendre parler ; car son architecture, qui datait de la première partie du XII<sup>e</sup> siècle, lui assignait au moins cent soixante ans d'existence.

Cependant, quel que fût l'étonnement du comte, il n'allait pas jusqu'à l'irrésolution : aussi, sans chercher à approfondir plus longtemps ce mystère, comme le pont était levé, sonna-t-il de toute sa force, pour avertir le châtelain qu'un voyageur demandait l'hospitalité. Le cor retentit

tristement, mais n'en eût pas moins son effet. Le pont-levis s'abaissa sans que l'on vît quelles mains le faisaient mouvoir. Au reste, peu importait au comte ; il était sûr d'un souper et d'un gîte, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Monseigneur Gaston Phœbus s'engagea donc sur le pont. Quand il l'eut traversé, il remarqua que son chien ne l'avait pas suivi, il se retourna et l'aperçut de l'autre côté du fossé assis et hésitant. Il le siffla alors deux fois sans qu'il vînt ; à la troisième fois, cependant, l'animal se décida, et traversa le pont à son tour.

Le comte ne vit à l'entrée ni serviteurs, ni varlets, ni pages ; il écouta, mais n'entendit aucun bruit. Cependant, comme la porte était ouverte, il s'engagea sous une galerie qu'éclairait à son extrémité une lampe, dont la lumière venait jusqu'à lui, s'affaiblissant et tremblant le long des murailles. Le comte s'engagea sous la voûte, remarquant avec étonnement que, contre l'habitude, ses pas n'avaient pas d'écho, et qu'il marchait sans bruit comme l'eût fait son ombre. Tout étrange qu'était cette circonstance, elle ne

l'arrêta point un instant. Arrivé à la lampe, il vit qu'elle éclairait un grand escalier. Cet escalier conduisait à la chambre dont il avait aperçu la lumière ; il espéra, enfin, y trouver quelqu'un et monta sans hésitation. Quant à Hector, il s'arrêta une seconde fois, mais une seconde fois son maître l'appela à voix basse, et, quoiqu'il parût combattre entre une terreur instinctive et l'affection qu'il portait au comte, le sentiment noble l'emporta, et il se mit à son tour à monter l'escalier, mais lentement et comme à regret.

Arrivé à la porte de la chambre, monseigneur Gaston Phœbus vit un souper servi : cela lui annonça les intentions hospitalières du châtelain, et écarta de son esprit toutes les craintes qu'il avait pu concevoir. Au reste, la salle était immense, et, comme elle n'était éclairée que par un lustre suspendu au-dessus de la table, toutes les profondeurs étaient plongées dans l'obscurité.

Quoique le comte s'étonnât encore quelque peu de cette solitude continue, il n'en marcha pas moins vers le repas, qui paraissait d'autant mieux être préparé pour lui que, quoique le service fût

abondant, il n'y avait qu'un couvert à la table. Arrivé près d'elle, il jeta un dernier regard autour de lui pour voir si personne ne s'approcherait enfin. Personne ne paraissant, monseigneur Gaston Phœbus s'assit, et, voyant que son chien ne l'avait pas suivi et était demeuré à la porte, il lui fit signe de venir à lui, en frappant avec sa main sur son genou. L'animal toujours dévoué, obéit et vint rejoindre le comte, puis se coucha à ses pieds, mais, cette fois, avec tous les signes d'une répugnance manifeste et en rampant comme une couleuvre.

Si résolu que fût monseigneur Gaston Phœbus, cette solitude et ce silence prolongé prenaient un caractère si étrange, qu'il ne put se défendre d'un frisson intérieur, et qu'il porta la main à la courte épée qui lui servait de couteau de chasse, pour s'assurer qu'elle était toujours à son côté, mais, voyant que sa compagne fidèle ne l'avait point abandonné, et n'apercevant dans les dispositions faites pour le recevoir que des préparatifs amis, il se raffermir avec la rapidité du courage, et, s'apercevant qu'un sifflet d'argent avait été posé près de lui, il le prit résolument, et comme, dans

les habitudes de cette époque, on ne commençait jamais de souper sans se laver les mains, il porta le sifflet à sa bouche, et siffla pour appeler un écuyer, un varlet ou un page, qui lui apportât l'aiguière et le bassin.

Ce son pénétra si triste et si aigu dans les profondeurs de la salle, que le comte se retourna en tressaillant malgré lui, et en désirant dans son cœur que personne ne l'entendît et ne vînt, tant il lui semblait que ce bruit lugubre ne devait appeler qu'un serviteur en harmonie avec lui. Ce fut sans doute ce que pensa Hector ; car, lorsque l'on vit se soulever dans l'ombre la tapisserie qui retombait devant la porte du fond, il hurla doucement avec un accent si triste, que le comte lui mit son pied sur le dos pour lui imposer silence ; mais, pour cette fois, moins obéissant que d'habitude, Hector continua de gémir.

Cependant, au moment où le comte avait vu se soulever la tapisserie, ses yeux n'avaient plus quitté le point de la chambre où les avait attirés ce mouvement : il vit d'abord une forme humaine s'agiter dans l'ombre ; mais, quoiqu'il fût évident

qu'elle marchait et s'avavançait vers lui, il n'entendit sur les dalles de pierre aucun retentissement pareil à celui que fait le bruit des pas ; en même temps, Hector cessait de gémir, mais son maître sentit qu'il commençait à trembler.

Néanmoins, celui qu'avait attiré le bruit du sifflet s'avavançait toujours ; il était facile pour le comte de reconnaître que c'était un jeune page vêtu avec élégance, portant un bassin et une aiguière d'argent, et sur son bras la toile à essuyer ; cependant, à mesure qu'il approchait, un frisson involontaire s'emparait du comte : il lui semblait dans la démarche et dans la tournure du page, reconnaître celles du pauvre enfant que, six ans auparavant, il avait tué et qu'il pleurait encore. Bientôt le jeune homme entra dans le cercle de la lumière projeté par le lustre, et, alors il n'y eut plus de doute, celui qui s'approchait, c'était Gaston !

Le comte resta les yeux fixés sur cette apparition terrible, et sentant ses cheveux se dresser sur son front mouillé de sueur. L'enfant

s'avançait toujours du même pas lent et silencieux. Maintenant, le comte pouvait distinguer ses traits tristes et pâles, ses yeux fixes et atones, et à son cou, cette petite blessure béante et livide par laquelle sa jeune âme s'en était allée. Enfin il fit le tour de la table, s'approcha de monseigneur Gaston Phœbus, et, sans dire une parole à celui qu'il avait tant aimé, sans que ses yeux reprissent leur vue pour regarder son père, il souleva l'aiguière et tendit le bassin. Le comte, devenu lui-même immobile et muet comme le spectre qu'il avait devant les yeux, étendit machinalement les deux mains. L'enfant souleva l'aiguière ; le comte reçut une impression glacée et mortelle, voulut jeter un cri ; mais, sentant que sa voix mourait étouffée dans sa poitrine, il se renversa en arrière et s'évanouit.

L'enfant avait obtenu de Dieu la grâce de venir laver son propre sang aux mains de son père.

Le lendemain, la chasse, inquiète et conduite par Yvain, trouva monseigneur Gaston Phœbus mort au pied d'un arbre de la clairière, et près de

lui Hector, qui lui léchait le visage. Quant au château, il avait disparu.

Dieu fasse miséricorde à tout pécheur qui s'est repenti.



Cet ouvrage est le 1263<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
**par la Bibliothèque électronique du Québec.**

La Bibliothèque électronique du Québec  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.